

Férékydou 9
Pangrati
116 35 Athènes
Tel. 75.17.100

Athènes le 21.7.1987

Mon cher Mikis,

je suis bien engagé dans la traduction de ton livre. Une constatation d'abord : tu l'as écrit avec beaucoup de sensibilité, et toutes les pages que tu consacres à ton enfance, à tes rapports avec ton père, ta famille, à la vie de la province grecque avant la guerre révéleront au lecteur étranger une Grèce très mal connue, sans compter l'intérêt de ton itinéraire personnel. J'ai quelques problèmes secondaires (certains mots, tournures de style) que nous devons examiner ensemble. C'est l'affaire d'une heure ou deux de travail. Le seul problème important de tout le livre est celui des trois premières pages. Elles sont fort peu compréhensibles pour un Français. Tu évoques à demi-mots l'état de décomposition où le PASOK a plongé la Grèce, la désillusion, la faillite de la résistance ou de la gauche plus généralement, après avoir commencé par dire que tu ne dirais presque rien de ta vie privée - ce que dément évidemment le reste du livre, puisque l'"histoire de tes chants" se confond avec celle de ta vie. Or ces pages sont très importantes, ce sont elles qui "accrochent" le lecteur potentiel (quand celui-ci feuillette le livre dans une librairie, par exemple). Si tu pouvais les récrire en songeant que tu t'adresses à un public étranger qui ne connaît pratiquement rien de la situation, je crois que cela faciliterait beaucoup le succès du livre qui me paraît acquis d'avance pour tout le reste du livre. Et l'éditeur pourrait mettre une note préliminaire pour signaler que tu as remanié les trois premières pages pour la publication en français.

Si tu n'as pas le temps ou l'envie de le faire, tu pourrais éventuellement me dicter ce début du livre, en reprenant de façon plus claire et explicative ce que tu dis au lecteur grec, et je mettrais cela en forme.

Despina me dit que tu seras en Grèce du 1er au 15 août, juste pendant la période où je serai moi-même dans le midi de la France. Je serai de retour en Grèce le 20 août. Si tu viens à Athènes début septembre, arrange-toi pour me réserver une matinée ou une soirée de travail, je

serai à ta disposition n'importe quel jour.

Avec mes amitiés pour toi, Myrto et Yorghos,

Pérekidon 2
Pangrati
110 35 Athènes
Tel. 75.17.100

Paris le 21.7.1981

Philippe

Mon cher Nikis,

Je suis bien engagé dans la traduction de ton livre. Une constatation d'abord : tu l'as écrit avec beaucoup de sensibilité, et toutes les pages que tu consacres à ton enfance, à tes rapports avec ton père, ta famille, à la vie de la province grecque avant la guerre révéleront au lecteur étranger une Grèce très mal connue, sans compter l'intérêt de ton caractère personnel. Mais quelques problèmes secondaires (certains mots, tournures de style) que nous devrions examiner ensemble. C'est l'histoire d'une heure ou deux de travail. Le seul problème important de tout le livre est celui des trois premières pages. Elles sont fort peu compréhensibles pour un Français. Tu écrites à demi-mots l'état de décomposition où le PAROS a plongé la Grèce, la destruction, la famine de la résistance ou de la fauche plus généralement, après avoir commencé par dire que tu ne dirais presque rien de ta vie privée - ce que dément évidemment le reste du livre, puisque l'"histoire de tes chants" se confond avec celle de ta vie. Or ces pages sont très importantes, ce sont elles qui "accrochent" le lecteur potentiel (quand celui-ci l'achète le livre dans une librairie, par exemple). Si tu pouvais les récrire en songeant que tu t'adresses à un public étranger qui ne connaît pratiquement rien de la situation. Je crois que cela faciliterait beaucoup le succès du livre qui me paraît encore d'avance pour tout le reste du livre. Et l'éditeur pourrait mettre une note préliminaire pour signaler que tu as remanié les trois premières pages pour la publication en français.

Et tu n'as pas le temps ou l'envie de le faire, tu pourrais éventuellement me dicter ce début du livre, en reprenant de façon plus claire et explicative ce que tu dis au lecteur grec, et je mettrai cela en forme.

Bonjour me dit que tu seras en Grèce du 1er au 15 août, juste pendant la période où je serai malade dans le midi de la France. Je serai de retour en Grèce le 20 août. Si tu viens à Athènes début septembre, arrange-toi pour me réserver une chambre ou une soirée de travail. Je

2

PREMIERE PARTIE

CHIO - MYTILENE - SYROS - ATHENES - YANNA - ARGOSTOLI.

On m'a souvent suggéré de publier un livre avec les paroles de mes chansons et en général toute la poésie que j'ai mise en musique au fil des années. Lorsque finalement j'ai récemment vu rassemblés presque tous les documents nécessaires à la réalisation de cette édition — car je commençais moi aussi à la trouver utile à tous ceux qui d'une façon ou d'une autre ont été touchés par mon œuvre — peu à peu m'est venue l'idée de raconter si possible l'histoire, de chaque chanson, de chaque œuvre mise en musique. Mais dès que j'ai commencé à écrire l'histoire du premier cycle, Epitaphios, il m'a bien fallu conclure qu'il faudrait faire deux éditions parallèles: l'une avec les paroles et les poèmes, l'autre avec mon récit. Pour la seconde il y avait un problème: l'histoire de mes chansons est celle de ma vie. Alors que faire? Ecrire en sorte mes "mémoires"? non. J'ai

PREMIERE PARTIE

CHIO - MYTIENE - SYROS - ATHENES - YANINA - KRASSO

On m'a souvent suggéré de publier un livre avec les paroles de mes chansons et en général toute la poésie que j'ai mise en musique au fil des années. J'aurais finalement pu recueillir un certain nombre de tous les documents nécessaires à la réalisation de cette édition - car je commençais moi aussi à la trouver utile à tous ceux qui d'une façon ou d'une autre ont été touchés par mon œuvre - peu de gens m'est venus l'idée de raconter si possible l'histoire de chaque chanson, de chaque œuvre mise en musique. Mais dès que j'ai commencé à écrire l'histoire du premier opus, Epitaphios, il m'a bien fallu conclure qu'il faudrait faire deux éditions parallèles: l'une avec les paroles et les notes, l'autre avec mon récit. Pour la seconde il y avait un problème: l'histoire de mes chansons est celle de ma vie. Alors que faire? Ecrire en deux sortes mes "mémoires"? Non. J'ai

décidé de me limiter aux chansons et aux œuvres symphoniques basées sur des textes poétiques. C'est pourquoi ce livre n'apprendra que peu de choses au lecteur sur le reste de ma vie: mon action politique et sociale, ma participation aux événements, surtout de 1940 à maintenant, et en général sur les pensées, les idées, les opinions qui m'ont guidé durant toutes ces années et qui, de 1963 à nos jours, sont intimement liées à l'évolution politique de la Grèce. Je n'en décrirai que l'"essentiel" pour le moment. Je ressens l'époque que nous traversons comme indéterminée, comme une sorte de pause dans la marche du peuple grec - en attendant que ne se "décañtent" en lui les événements et les idées - et qu'il décide de prendre lui-même - comme jadis - une initiative historique positive. Alors que maintenant il reste immobile depuis des années. C'est peut-être parce que de temps en temps on lui colle le dos au mur en disant: "Mêñe-toi donc de tes affaires, ne t'occupe de rien, nous te prenons en main..." Et lui joue à l'enfant gâté et s'endort en

Et lui jure à l'enfant d'être et s'engage en
 flocards de rien, nous te prenons en main...
 disant: "Même-toi donc de tes affaires, ne
 en temps on lui colle le dos au mur en
 des années. C'est peut-être parce que de temps
 alors que maintenant il reste immobile depuis
 -comme jadis- une initiative historique positive
 les idées - et qu'il décide de prendre lui-même
 un se "déscontent" en lui les événements et
 la marche du peuple grec - en attendant que
 indéterminée, comme une sorte de pause dans
 Je ressens l'ypocrisie que nous traversons comme
 le mien décrirai que l'essentiel pour le moment.
 -mentent liées à l'évolution politique de la Grèce
 ces années et du, de 1963 à nos jours, sont inti-
 idées, les opinions qui m'ont guidés durant toutes
 à maintenir en général sur les bancs, les
 participation aux événements, surtout de 1960
 ma vie: mon action politique et sociale, ma
 que peu de choses au lecteur sur le reste de
 positions - C'est pourquoi ce livre n'appréhende
 œuvres symphoniques basées sur des textes
 décidé de me limiter aux chansons et aux

suçant son poure... En ⁻³⁻ de tels instants, ce qu'il
 reste de mieux à faire est de disparaître, de ne
 surtout pas provoquer ni agacer, de ne toucher à
 rien. J'écris ces lignes en Août 1985, à Vrahati,
 d'où je respire comme Zeus la fumée qui des-
 -cend des montagnes proches de Corinthe. Il y
 a quatre foyers d'incendie dans la région... Ce
 n'est pas rien. Et près d'une centaine dans
 tout le pays. Cette atmosphère biblique
 serait-elle symbolique? Disons le sacrifice du
 Grec, ou de la Grécité pour être plus poétique?
 Et de l'autre côté toutes sortes de respon-
 -sables, majorité-opposition, installés à la frai-
 -cheur du bord de mer et des sites grecques,
 comme Néron immuable regardant brûler
 Rome. D'ailleurs, Rome ou Grécité c'est pareil,
 les deux mots ont en grec la même racine.
 Alors peu importe le massacre. Même si des
 ovnis descendaient sur l'Attique — nous, nous
 resterions à nous "mêler de nos affaires".
 Comme si de rien n'était. Rien n'est jamais
 arrivé. Quelle est cette résistance dont vous parlez?

arrivé. Quelle est cette résistance dont vous parlez
comme si de rien n'était. Rien n'est jamais
resté à nous "Miser de nos affaires".
On ne descendait sur l'Attitude - nous nous
Alors peu importe le massacre. Mais si des
les deux mots ont en grec la même racine.
Grec. D'ailleurs, pour ce grec c'est barié,
comme Héron immuable regardant passer
chacun du bord de mer et des îles grecques
sables, majorité-opposition, installés à la fin
Et de l'autre côté toutes sortes de respon-
sables, ou de la grecité pour être plus bariés?
serait-elle sympathique? Disons le secret de
tout le pays. Et puis d'une certaine dans
a grande foudre d'incendie dans la région... Ce
-cend des montagnes proches de Corinthe II y
d'où. Je respire comme Zeus la fumée qui des-
cend. Les lignes en Août 1982, 9. Vrahatis
surtout pas provoquer ni agacer, de ne toucher à
reste de mieux à faire est de disparaître, de ne
surtout pas provoquer ni agacer, de ne toucher à

Qu'avait-donc fait Sakis Karayorgas, dont l'enterrement a lieu demain? Et pour qui a-t-il fait de la résistance? Et contre qui? Et où sont-ils, tous ces "pour" et ces "contre"? La télévision grecque est saturée de cérémonies commémoratives et de discours emphatiques. Je la regarde comme un monstre qui semble me dire: "si tu meurs, tu verras, tu en auras toi aussi". Et de l'autre côté, la résistance semble-t-elle seulement avoir existé? La junte militaire at-elle existé? L'occupation étrangère et les camps de concentration en Grèce? La Sécurité Générale? Et pourquoi donc, puisque j'ai "si bien parlé de tout cela" dans "LE SOLEIL ET LE TEMPS", ne pas être resté tranquille après? Pourquoi toutes ces discussions superflues? Anagnostakis m'avait d'ailleurs prévenu, lui et les "poètes-entremetteurs": voici les vers qu'il osait m'envoyer à Paris en 1973 à mettre en musique, en soulignant, au cas où cela m'aurait échappé: "ceci te concerne": "Et peut-être personne n'attend-il plus ton retour" - "Les poètes de notre rêve à venin sont déjà morts..." - Essayez donc après

"non, c'est très vite..." Essais donc après
 plus ton retour..." Les postes de notre rue à
 concerne": "Et peut-être personne n'attend-il
 en cas où cela m'aurait échappé: "c'est te
 en 1973 à mettre en musique, en seul point
 voici les vers qu'il avait m'envoyer à Paris
 d'ailleurs prévus, lui et les "postes-entravées"
 discussions superflues? Anagnostakis m'avait
 resté traduite après? Pour moi, toutes ces
 dans "LE SOLEIL ET LE TEMPS", ne pas être
 donc, puisque j'ai "si bien parle de tout cela"
 en grâce? La sûreté générale? Et pour moi
 -pation étrangère et les camps de concentration
 existe? La sûreté militaire et-elle existe? L'oc-
 côté, la résistance semble-t-elle seulement avoir
 tu verras, tu en auras toi aussi!" Et de l'autre
 un message qui semble me dire: "si tu veux,
 et de discours emphatiques. La regarda comme
 grecque est saturée de citations commentées
 sort-ils, tous ces "postes" et ces "centres"? La télévision
 fait de la résistance? Et contre qui? Et où
 l'entêtement a lieu demain? Et pour qui et-il
 du travail-donc fait Zaris Karapopovic, dont

cela de lutter pour le renouveau... Qui en est-il resté? L'étreinte, comme dit Ritsos... Voilà donc pourquoi le moment n'est pas propice à ces réflexions. "C'est du délire", m'a dit un ami en lisant le brouillon de mes notes sur certains événements récents. La vérité est donc un délire!

C'est-à-dire qu'il faut être gravement malade, avoir 40 de fièvre et divaguer au royaume des anges pour dire la "vérité" dans un moment de délire... Je me dis "il ne manque plus que ta tante, la sœur de ta grand-mère, pour apporter comme jadis l'icône miraculeuse, de préférence celle de Sainte-Barbara, et que Dieu te sauve et nous sauve nous aussi de tes délires d'enseignants, oubliés, inutiles..." Il est mort à tel combat, on l'a exécuté, les tortionnaires l'ont mis en miettes, il est resté infirme... Et puis après? Quelle importance ça peut avoir, qui a tué qui, qui est mort pour qui, qui a donné son sang pour qui? Maintenant nous en sommes aux lois et aux décrets ministériels, les morts et les blessés n'ont qu'à faire la

-6

queue bien sagement, et si tel est son bon
 plaisir, Monsieur le Ministre - le Gouvernement! -
 lui donnera de l'argent de poche pour s'acheter
 un pantalon neuf... Quoi, depuis des années
 enfermé, ses vêtements sont trop vieux. Et voilà
 où nous en sommes, les morts et les blessés se
 disputent, se séparent en camps adverses et
 se battent comme des chiffonniers. Les morts
 peuvent-ils cracher? Si oui, alors ils se crachent
 dessus! On nous a "reconnu", crient les uns.
 "Seulement par écrit", répondent les autres. Mais
 c'est quelque chose en tous cas, d'être mort
 et reconnu! Il faut bien l'admettre... Et aussi
 cette autre belle histoire de la déclaration de
 Monsieur le Président de la République Grecque à
 la télévision - "Cette année", a-t-il dit, "nous avons
 invité pour la première fois à la réception de
 Juillet (commémorative de la fin de la dictature)
 les combattants anonymes", et la caméra a
 montré le vide... Qu'aurait-elle pu faire
 d'autre, puisque les anonymes doivent être
 également immatériels, c'est-à-dire n'être

tout simplement que du vent? Bien sûr de
 temps en temps je serai obligé de citer
 certains événements, certaines actions extra-
 musicales. Je ne le ferai que dans les cas
 extrêmes. Lorsque c'est nécessaire à la compré-
 -hension d'une œuvre ou d'une chanson x ou y,
 qui expliquent mon état d'esprit moral ou
 sentimental. C'est seulement ainsi que l'on
 comprend mieux la musique: c'est d'ailleurs
 le but principal. Pourquoi ai-je écrit telle
 chanson? Dans quelle situation? Sous quelles
 influences du moment — pas seulement musicales? —
 Ne nous faisons pas d'illusions... La Grèce
 n'avait pas trace, surtout il y a un demi-
 siècle, de ce que l'on appelle "structure musi-
 -cale"... Orchestres symphoniques, chorales, con-
 -certs, conservatoires, éditions musicales, tout
 cela était inconnu dans la province grecque.
 Naturellement il n'y avait pas non plus
 de radio, pour avoir comme aujourd'hui
 une diversité d'écoute. Et moi je suis né
 et j'ai grandi sur cette terre inconnue, ce pays
 ... c'est la province grecque. Voici le

et j'ai grandi sur cette terre inconnue, ce pays
 une diversité d'écoute. Et moi, je suis né
 de radio, pour avoir comme aujourd'hui
 Naturellement il n'y avait pas non plus
 cela était inconnu dans la province grecque
 -cets, conservatoires, éditions musicales, tout
 -cote... Orchestres symphoniques, chorales, con-
 siècle, de ce que, par exemple "structure musi-
 n'avait pas trace, surtout il y a un demi-
 Me nous faisons pas d'illusions... La Grèce
 influences du moment - pas seulement musicales -
 chansons? Dans quelle situation? Sous quelle
 le but principal - Pourquoi ai-je écrit telle
 comprend mieux la musique - c'est d'ailleurs
 sentimental. C'est seulement ainsi que l'on
 qui expliquent mon état d'esprit moral au
 d'absence d'une œuvre ou d'une chanson x ou y
 extrêmes. Lorsque c'est nécessaire à la compte-
 musicales - Je ne le ferai pas dans les cas
 certains événements, certaines actions extra-
 temps, en temps. Je serai obligé de citer
 tout simplement que du vent? Bien sûr de

tableau complet des villes et des dates, qui permet de mieux comprendre encore: je suis né à Chio, en 1925. Ensuite j'ai séjourné dans les villes suivantes: Mytilène de 1925 à 1928; Syros et Athènes en 1929; Yannaena de 1930 à 1932; Argostoli de 1933 à 1936; Patras de 1937 à 1938; Pyngos de 1938 à 1939; Tripoli de 1939 à 1943; Athènes (arrivé en 1943). Seule une extraordinaire bizarrerie — faut-il ajouter "contre nature"? — pourrait expliquer le fait qu'un enfant ayant passé ses 18 premières années entre Chio et Athènes ait abouti à la musique... Donc première conclusion: mon cas présente un intérêt sociologique...

Là où nous étions, nous n'avions rien à voir ni avec les "groupes" qui jouaient de la "musique populaire" — Dieu sait qui pourrait bien les connaître à l'époque — et nous ne connaissions pas les instruments populaires, bouzouki, baglama ou violon. Des orchestres symphoniques nous en avons vu pour la première fois en 1942, sur l'écran du cinéma, et cela nous a "changé la vie" — mais nous verrons cela plus tard. Il n'y a plus de nos jours en Grèce

un seul village comparable à la ville de province de 1930 ou 40... Il n'y a qu'en Afrique, en Asie ou en Amérique du Sud que l'on puisse encore trouver des villages aussi isolés que Yannena en 1932 ou Tripoli en 1942... Quand je suis entré à l'école communale de Yannena, tous les enfants étaient pieds nus, et, bien que passés au peigne fin, couverts de poux. Les quartiers turcs étaient des ghettos boueux pleins de saletés, car naturellement tout système d'évacuation était inconnu à l'époque. Mon père, Secrétaire Général à l'Administration Centrale d'Epinos, passait la plupart de son temps à la campagne. Sentimental, plein de bon cœur, il s'était fixé pour but de sa vie de faire construire des routes "pour amener la civilisation"... Faire faire des canalisations et des travaux, et dans certains cas extrêmes, aller jusqu'à installer même l'électricité... Il m'emmenait à Bizani, à Paramythia, à Metsovos, dans un coupé Ford, la seule et unique voiture de toute la province d'Epinos...

Varias, et quand nous nous arrêtions sur la place, un lourd silence s'abattait sur le village. Les adultes écarquillaient les yeux et les enfants couraient se cacher. Quel engin monstrueux! Je me rappelle une jeune fille que nous avions prise à Patras - elle avait à peine quinze ans et gardait les moutons - et dès qu'elle a vu un bateau en mer, elle s'est mise à crier... -

Ce sont des histoires terribles. De Chio à Patras, autant que je puisse chercher dans les "archives" de ma mémoire, je ne trouve rien d'autre que les ghettos, insalubres, la vie sans mouvement, suspendue tristement sur la ville sombre. À Argostoli, les choses se sont un peu arrangées. J'avais entre 8 et 10 ans. La ville était construite au bord de la mer. La nature était superbe. Les rues centrales dallées de pierre, les autres propres aussi. Notre école, la première école communale, au pied de la colline, au-dessus de la ville, était presque neuve, et en face il y avait la maison hantée, au jardin paradisiaque. Il y a deux ans j'ai coupé une fleur du même

Il y a deux ans j'ai coupé une fois du même
la maison haute, au jardin paradisiaque.
était presque neuve, et en face il y avait
au pied de la colline au-dessus de la ville,
aussi. Notre école, la première école communale
centrale d'allées de pierre, les autres propres
de la mer - la nature était superbe - Les rues
et 10 ans - la ville était construite au bord
se sont un peu arrangées - J'avais entre 8
sur la ville sombre. À Argostoli, les choses
la vie sans mouvement, suspendue tristement
rien d'autre que les ghettos, insalubres,
les "archives" de ma mémoire, je ne trouve
Patras, autant que je puisse chercher dans
Ce sont des histoires terribles. De Chio à
un bateau en mer, elle s'est mise à crier...
et parlait les montons - et des dulle à un
prise à Patras - elle avait à peine quinze ans
me rappelle une jeune fille que nous avions
contrairement se cacher. Quel enfant monstrueux! Le
Les adultes s'écroulaient les yeux et les enfants
place, un jour silence s'abatait sur le village.
Vaines, et quand nous nous arrêtions sur la

-11-

pin, au coin de la clôture. La maison était toujours à sa place, bien que tout le village ait été détruit par le tremblement de terre. C'est ça une maison hantée! L'été nous nous baignions sur la place de Metela. Les baignoires de bois - à gauche celle des hommes et à droite celle des femmes - sentaient le bois pourri. J'allais chercher mon père à la Direction Départementale, à l'heure du déjeuner, et nous prenions toujours la même cabine, - la dernière à droite. Pendant que l'on se déshabillait, il me montrait d'abord la cicatrice qu'il avait en haut de la poitrine, puis il se retournait pour me montrer derrière l'endroit où la balle était sortie. Un jour j'ai pensé: "Et si la balle était entrée par derrière et sortie par devant?" Comme s'il lisait ma mauvaise pensée, il répétait sans cesse la même histoire - "tout à coup je vois le Turc au-dessus de ma tête. Sans avoir le temps de me cacher, je sens la balle entrer dans ma poitrine. Je tombe par terre. J'avais l'air mort. Heureusement, car les Turcs tiraient aussi sur

les blessés... Plus tard les nôtres sont arrivés et m'ont emmené en charrette à Preveza". Après nous sortions sur le petit plongoir. Mon père plongeait toujours assis. Il se pinçait le nez et plaf, il fendait les eaux en faisant autour de lui des vagues gigantesques, car il pesait à l'époque plus de cent kilos. Et moi, digérant quotidiennement ma leçon de patriotisme, je plongeais aussi, mais normalement, par la tête. Je nageais près de lui alerte et joyeux. Une fois arrivés plus loin, presque près du phare, nous faisons des plongeurs et communications à jouer. Par exemple l'un s'assessait sur l'autre et lui donnait doucement des coups de pied pour l'envoyer au fond. J'ouvrais les yeux et je voyais ce monde cristallin du fond des mers... le sable et les algues, un poisson parfois. Et tout en haut l'ombre de mon père, qui attendait que je le pousse à mon tour.

Quand nous allions chez M. Olympidis, vers Pharaon, la route était longue. Presque une demie-heure. Mon père était très ordonné. En quittant son bureau, il rangeait toujours les objets et les papiers à la même place. Avec de petits mouvements nerveux, il corrigeait plusieurs fois l'emplacement de la plume, du crayon, de la règle, du tampon d'encre — Surtout celle du tampon d'encre! — pour les mettre strictement à la verticale ou à l'horizontale. De même quand nous allions à la maison, nous passions par les mêmes endroits, les mêmes magasins. Comme il y avait deux bonnes épiceries — celle de Kounadis et celle de Pefhanis — nous faisons toujours nos courses une fois chez l'un, une fois chez l'autre. Mon père goûtait le fromage et les sardines. Il en demandait toujours le même poids. Une once — 500 dramies —; on les lui pesait et il partait avec mille amabilités. Toujours il aimait à couvrir les autres de bonnes paroles. "Vous êtes plus belle que jamais", disait-il aux femmes, et aux hommes "quelle

bonne mine tu as", surtout aux pâlots et aux maladiés. Et naturellement "quel temps superbe", "quelle mer d'huile", "comme le blanc vous va bien", "comme le vert vous va bien"; tout au superlatif, tout à l'optimisme. Et tout au fond, il y avait toujours une très légère ironie, imperceptible, si habituelle en Crète, à Galata, où il était né... Après les épiceries, nous prenions la route dallée. Nous achetions du poisson fin, très frais, souvent des sardines; le pêcheur les enveloppait dans un journal, en cornet; une drachme l'once - et un peu avant d'arriver au Temple, nous prenions l'autre route dallée, à droite, celle qui monte, qui monte à n'en plus finir, à en avoir le souffle coupé! Mon père, très fort et chargé de paquets, s'essoufflait, mais n'arrêtait pas de me raconter des histoires, sur sa grand-mère, sur la révolution crétoise, ou encore sur Bizani, et Vourla, où il a connu ma mère, blonde et potelée, qu'il a tout de suite demandée en mariage à son

-15-

frère, l'oncle Andonis, directeur de la caisse de Voula. Il évitait seulement de prononcer le nom de Venizelos... Peut-être sentait-il venir les premiers nuages de la dictature, peut-être avait-il peur. Au coin de la rue de la bibliothèque de Valianos, chez le marchand de légumes, il choisissait la pastèque. Il la tenait près de son oreille et la tâtaït : "Elle doit faire crac si elle est bien sucrée". Là il y avait encore cent ou deux cents mètres à monter, et notre maison était là, à droite. Habituellement mon frère Yan-nakis nous attendait sur la terrasse. Il avait à peine trois ans. Dès le bas de l'escalier, c'était le début des compliments, des mots d'amour et des chansons destinés à ma mère. Et surtout, si mon père avait bu un ou deux pichets à l'épicerie, il allait sûrement chanter "mais oui dis à ta mère d'avoir un autre enfant". Et... le regardait en minaudant

comme une amoureuse de seize ans. Après nous venaient les bonnes odeurs de la cuisine. Et les cris de Yannakis quand mon père le soulevait, et toute cette douce atmosphère persistait jusqu'à l'heure de la sieste, où l'on s'allongeait sur des matelas par terre. C'était là je crois une coutume d'Asie Mineure, car tous les étés que j'ai passés par hasard à Chio, mes tantes, les réfugiées, installaient pour la sieste les couvertures et les draps par terre, pour être plus au frais. Et l'on se couchait ainsi tous ensemble les uns à côté des autres, n'importe comment. J'ai vécu avec ma mère et mon frère à Chio deux des étés passés à Argostoli. Là vivaient sa mère, sa sœur Frosso, mariée avec Manos Mastromanolis, et les sœurs de sa mère, célibataires; il y avait Marigaki, et Erophi, qui avait été institutrice avant d'abandonner son métier pour raisons de santé - elle était atteinte d'un cancer et souffrait beaucoup. Dès la fermeture

de l'école, mon père nous mettait dans la petite "camionnette" - celle-là aussi la seule de tout Kefhalonia, - avec les valises et les bagages, et nous partions pour Sami. Là nous attendions sur le port l'arrivée du bateau de la ligne régulière, en provenance de Prevezza. Les deux fois que j'ai fait ce voyage, je me rappelle la mer furieuse et le tangage des barques chargées de passagers et de bagages. D'autres, vides, attendaient au large de recevoir leur chargement du bateau. Nous restions assis au petit café du port et nous commandions en général un "sous-marin", c'est-à-dire un gâteau à la vanille. Mon père en tant que directeur du Département avait droit à la meilleure barque conduite par le marin le plus expérimenté qui bénéficiait de la confiance des autorités locales! Dès que le bateau levait l'ancre au large, en

Sifflant joyeusement et en soufflant comme un fauve la fumée par sa cheminée fine et haute, le conducteur de la barque nous aidait à monter. Le problème c'était ma mère, qui tremblait de peur, et naturellement Yannakis, que l'on devait porter dans les bras. Pour moi tout cela n'était qu'un jeu ravissant. J'aimais la mer, les barques, la tempête, et surtout j'adorais les bateaux. Encore maintenant, quand je vois des bateaux, surtout anciens, je suis pris d'une émotion Magique, mon cœur est envoûté. Certains tombent amoureux des contes et de leurs fées. Moi j'étais amoureux des bateaux aux ponts blancs, avec leurs cheminées multicolores, avec les hélices, les hublots, les mâts et les cordes blanches... Quand j'étais petit je dessinais tout le temps des bateaux, et c'est même pour cela que je suis allé à Argostoli chez un couple qui enseignait la peinture, parce que le mari

essaierait la peinture, parce que le marin
 allé à Argosoli, chez un couple qui
 et c'est même pour cela que je suis
 dessinerais tout le temps des bateaux
 blanches... Quand j'étais petit je
 les hublots, les mâts et les cordes
 cheminées multicolores, avec les hélices,
 bateaux aux ports blancs, avec leurs
 de leurs fées - Moi j'étais amoureux des
 Certains tombe amoureux des corals et
 l'émotion Magique, mon cœur est envouté.
 bateaux, surtout anciens, je suis fier d'être
 Encore maintenant, quand je vois des
 tempêtes, et surtout j'adorais les bateaux-
 ravissant. J'aimais la mer, les barques, la
 pas - Pour moi tout cela n'était qu'un jeu
 d'aventures, que j'en devais porter dans les
 mères, qui tremblait de peur, et naturellement
 -dit à monter. Le problème c'était ma
 haute, le conducteur de la barque nous ai-
 fonce la foudre par sa chemise fine et
 sifflant joyeusement et en soufflant comme un

ne peignait que des bateaux. Mais par malchance c'est sa femme qui s'est occupée de moi, et elle s'est mise à me faire copier des paysages européens. De cet atelier il m'est resté pourtant la magie de l'odeur des tubes de peinture. Je ne peignais pas, je humais. Chaque tube avait sa propre odeur.

Je pouvais distinguer les yeux fermés le bleu foncé du jaune ou du blanc. Ainsi, en approchant le bateau mythique, d'la sortie du port de Sami, j'avais déjà oublié mon père, qui nous sauvait debout sur le rivage.

Et puis il y avait cette autre manie que j'ai encore: la manie de partir. Le voyage qui m'attire comme un aimant.

À tel point que... j'étais heureux, en 1947 et 1948, lorsqu'on nous faisait "voyager" de force, en déportation. Les miens se lamentaient sur la côte, et moi je n'arrivais pas, même avec les menottes aux mains, à cacher la joie qui me submergeait, la

à cacher la joie qui me submergerait, la
pass, même avec les menottes aux mains,
étaient sur la côte et moi je n'arrivais
de force en déportation. Les miens se lan-
cèrent, l'ordonne nous faisait "voyager"
et 1948, l'ordonne nous faisait "voyager"
À tel point que... j'étais heureux, en 1947
voyage qui m'attire comme un aimant.
que j'ai encore la manie de partir. La
Et puis il y avait cette autre manie
père, qui nous saluait debout sur le rivage.
du port de Sami, j'avais déjà oublié non
approchant le bateau multiple, à la sortie
plein front du jaune ou du blanc. Ainsi, en
Je pouvais distinguer les yeux fermés le
hommes. Chaque tube avait sa propre odeur
fubes de peinture. Je ne peignais pas, je
mest, resté pourtant la magie de l'odeur des
des paysages européens. De cet atelier il
de moi, et elle s'est mise à me faire copier
malchance c'est sa femme qui s'est occupée
ne peignait que des bateaux. Mais par

joie de m'embarquer en bateau, de trouver l'horizon, la joie du Voyage! Je regardais donc le bateau. Nous, nous tanguions comme une coque de noix, et lui solide, mystérieux, fier, mirage d'un autre monde, il restait immuable, comme s'il se moquait de l'océan qui l'attaquait de toutes ses forces, furieux d'être dédaigné. Parfois je tournais la tête et je voyais l'île monter à la verticale vers le ciel. Mon père était une tache à l'horizon. Et soudain des cris et des hurlements, quand les marins essayaient de débarquer leur marchandise vivante sur la passerelle du bateau. Ma pauvre mère serrait Yannakis dans ses bras, en criant "attention, tu vas te noyer", et trois personnes l'empoignaient pour la mettre dans l'escalier... Pour moi tout cela n'était qu'un jeu. Je ne faisais qu'un bond pour escalader, le cœur prêt à se rompre d'émotion à l'idée de toutes les merveilles que j'allais voir: le salon

les merveilleuses que j'allais voir: le salon
 d'un bord pour escalader, le cœur prêt à
 tout cela n'était d'un jeu. Je ne faisais
 pour la mettre dans l'escalier... Pour moi
 payer", et trois personnes l'emboîtraient
 ses bras, en criant "attention, tu vas te
 Ma pauvre mère serait Yankaris dans
 -dis vivants sur la passerelle du bateau
 essaieraient de dépasser leur marchan-
 et des hurlements, quand les marins
 tâche à l'horizon. Et soudain des cris
 verticale vers le ciel. Mon père était une
 frère et je voyais l'île monter à la
 être dédaigné. Parfois je tournais la
 qui flottait de toutes ses forces, fuyant
 immuable, comme s'il se moquait de l'écou-
 fier, mirage d'un autre monde, il restait
 une coupe de noix, et lui solide, mystérieux,
 dans le bateau. Nous, nous toujours comme
 l'horizon, la joie du voyage! Je regardais
 joie de m'embarquer en bateau, de trouver

du bateau, l'escalier intérieur, la cabine, et avec elle le hublot, le vase pour le mal de mer et les couchettes l'une sur l'autre. Ma mère tombait tout de suite épuisée au lit, et avant le départ elle était malade au moins deux fois. Yannakis était près d'elle, soit il riait soit il pleurait. Et moi, parfaitement heureux et libre, je partais à la découverte du bateau. Nous laissions Sami derrière nous. À gauche nous avions Ithaque, et dès que le bateau prenait le large, après le dernier cap de Kephalaria, soufflait le vent du large, cet air pur, frais, puissant, et tout à coup commençaient le roulis et le tangage. La mer prenait sa revanche, que ma mère payait peut-être plus que tout autre, très malade dans la cabine. Nous arrivions la nuit à Patras; je ne me souviens plus que des lumières, — nombreuses et si étranges pour quelqu'un comme moi qui avais vécu dans de petites villes aux quelques réverbères. Après le lendemain, je n'ai vu l'isthme

-22-

aucune des deux fois où nous sommes passés. On ne se réveillait qu'au Pirée. On s'en rendait compte tout de suite, même de la cabine, à la grande sérénité ambiante et au ronronnement paisible du moteur. Je courais sur le pont voir le grand port. Tout me tournait la tête, la multitude des bateaux, les barques, les chaloupes, leurs sifflements... Et cette grande arance de port aux bâtiments immenses, l'horloge, les trams, les autobus, les voitures attelées, le monde qui se pressait sur les trottoirs comme une colonie de fourmis. Le bateau s'avançait de côté et nous dans le salon nous attendions. Monde Andonis Poulakis, frère de ma mère, employé à la Comptabilité de l'État. Le taxi nous attendait au port. "Tu te rends compte, Stasa, devrait-il dire à midi à sa femme, un moment le chauffeur a dépassé les 50 kilomètres heure!" Le trajet du Pirée à Athènes, par la rue du Pirée, me passionnait. Le taxi se faufilait comme un

passerait. Le taxi se faufilait comme un
 piroë à Athènes, par la rue du Piree, me
 se les 20 kilomètres heures. Le trajet du
 ferme, un moment le chauffeur a dégar-
 compte, Stora, devait-il dire à midi à 22
 taxi nous attendait au port. Tu te rends
 employé à la Comptabilité de l'Etat le
 Lord Ardanis Poulakis, frère de ma mère
 et nous dans le salon nous attendiers
 fournis. Le bateau s'avancé de côté
 sur les trottoirs comme une colonie de
 voitures attelées, le monde qui se pressait
 immerse, l'horloger, les trains, les autobus, les
 Et cette grande avenue du port aux bâtiments
 les barques, les chaloupes, leurs sifflements...
 tournait la tête, la multitude des bateaux
 sur le port voir le grand port. Tout me
 renommement paisible du moteur de courais
 Cabine, à la grande sérénité ambiante et au
 rendait compte tout de suite, n'arr de la
 On ne se réveillait du bon Piree. On s'en
 aucune des deux fois où nous sommes passés.

-23-

serpent au milieu des charrettes, des autobus, des piétons, des mulets et des tramways... Et vers la place Syndagma la route devait se dégager, car nous la prenions comme un bolide à 50 à l'heure! C'est à cette époque que les Poulakis faisaient construire leur maison à Néa Smyrni, et ils habitaient chez le frère de la tante Stasa, Yannis Isigonis, qui travaillait à la Banque Nationale comme ingénieur. Sa maison, isolée dans les champs, était à l'emplacement de l'actuel quartier de Philothéi. Devant elle passait cet engin monstrueux, le train, qui desservait la ligne Lavrio-Kiphissia. La villa athénienne, c'était autre chose que les maisons turques provinciales! C'est là que j'ai vu pour la première fois de ma vie salle de bains, réfrigérateur, parquet et autres luxes qui me plongeait dans la plus grande confusion, me faisant m'accrocher aux robes de ma mère. Je me sentais mal à l'aise. J'étais en-dehors de mon univers et cela me rendait plus désobéissant, plus turbulent. Je me souviens même m'être mis nu dans les champs

-24-

alentour et perdais l'appétit, comme si le luxe des couverts leur faisait me murmurer "nous ne sommes pas pour toi, sale provincial...". Je me sentais donc soulagé, quand au bout de quelques jours — une fois ma mère un peu remise — nous reprenions la route du Pirée. Parmi les bateaux de cette époque je me souviens de l'"ALBERTA". Les navires qui desservaient Chios et Mytilène étaient nettement plus grands que ceux de Kephallonia. Peut-être parce qu'ils devaient affronter des intempéries plus importantes, puisqu'ils traversaient toute cette vaste étendue de la mer Égée! Nous montions sur le bateau tous ensemble pour nous asseoir dans le salon. Peu après le marin passait en faisant tinter la clochette pour prévenir les visiteurs de descendre. Quand nos oncles étaient partis, nous descendions dans la cabine et ma mère se couchait tout de suite. Le bateau démarrait doucement. Il poussait deux ou trois sifflements joyeux : il saluait, on le saluait. Puis l'oscillation augmentait. Le moteur battait son

plein. Nous étions au Saroniko. Encore rien à signaler. Ma mère me disait alors de donner à manger au petit et de manger moi aussi. Il y avait de la nourriture dans le panier, et nous buvions de l'eau dans la cabine. J'emmenais Yannakis aux toilettes. Après nous montions tous les deux dans la couchette du haut et moi j'attendais que tout le monde s'endorme pour pouvoir m'échapper. Je montais au salon et sortais sur le pont, m'approchais de la cheminée, qui me semblait si mystérieuse, comme si ce n'était pas un objet, mais un dieu ou un dragon. Je passais la tête au-dessus de la machinerie, je voyais les ouvriers, presque nus, brillants de sueur, jeter du charbon dans le fourneau sous la cure. Après je courais en poupe et m'agrippais fort pour regarder tour à tour la mer et le ciel. Je prenais le rythme du bateau, qui fendait les énormes vagues de haut en bas, et je me disais que c'est moi qui le conduis, comme le cavalier conduit son

emplissaient alors ma tête. Et soudain, le
revoilà le Grand Vent frais, rapide, tout-
puissant! Nous avons enfin pointé le nez en
mer Égée. Le célèbre carodoro faisait danser
l'"ALBERTA" comme une coque de noix. Plusieurs
fois les matelots m'ont surpris et grondé.
Une fois ma pauvre mère a été obligée de
monter au salon, malade comme elle était,
et de hurler en proie au mal de mer "sauvez
mon enfant!" - Alors les mousses accouraient
nombreux pour m'attraper et m'enfermer dans
la cabine, tout en me donnant quelques
coups. -- Nous voyagions de nuit, puis l'aube
nous trouvait au cœur de la mer Égée, avant
d'arriver l'après-midi à Chio. Mon Dieu, quel
beau port! Des millions de barques de couleur.
Des bateaux de la ligne régulière et d'autres,
petits et grands. L'"ALBERTA" accostait et
l'on mettait la passerelle. Il y avait du
monde, beaucoup de monde, dans les
magasins, dans les cafés, et beaucoup de
marchands ambulants. Une vraie fête... Sur

recherches inhabituelles. Une vraie fête... Sur
 magasins, dans les cafés, et beaucoup de
 monde, beaucoup de monde, dans les
 leur mettaient la passerelle. Il y avait du
 petits et grands. L' "ALBERTA" accostait et
 Des bateaux de la ligne régulière et d'autres
 peu port! Des millions de perdus de couleur
 d'arriver l'après-midi à Chio Mon Dieu, quel
 nous trouvait au cœur de la mer Égée, avant
 congés... Nous voyagions de nuit, puis l'après
 la cabine, tout en me donnant quelques
 nombreux pour m'attarder et m'entretenir dans
 mon effort! - Alors les masses accouraient
 et de parler en prose au mal de mer "sauvés
 monter au salon, malade comme elle était,
 Une fois ma barque m'a été obligée de
 fois les matelots m'ont surpris et grondé.
 L' "ALBERTA" comme une copie de noix. Plusieurs
 mer Égée - Le célèbre canotier faisait danser
 pussent! Nous avions enfin pointé le nez en
 travail le Grand Vent frais, rapide, tout-
 emplissaient alors ma tête - Et soudain, le

l'avancée du pont attendait une foule de parents. Embrassades, étreintes, petits cris "comme il a grandi", "comme il a embelli". Nous montions dans les voitures attelées à un ou deux chevaux, dont on ressentait à travers les sièges durs la force surnaturelle. Et puis la vieille maison, si grande. Les compotes de fruits. Le repas copieux. Le dessert et la sieste. A Chio nous restions deux mois. On m'avait acheté un [ναύτις], et j'étais encore plus fier que content, fier de me distinguer des autres enfants du quartier. D'ailleurs j'étais "l'étranger". Le voyageur. Celui qui avait vu Athènes. Qui était monté en voiture et en bateau. De tous les quartiers de Chio, c'est le port qui me plaisait le plus. Surtout l'embarcadère. Une énorme carcasse de bateau rouge se construisait à ce moment-là, et nous, tout un essaim d'enfants, nous suivions le cours des derniers travaux. Comme cela sentait bon la peinture et tous les matériaux que l'on charriait au-dessus de la mer. Et...

l'avant du pont attendait une foule de
 parents - Embarrassés, étonnés, petits cris
 "comme il a grandi", "comme il a embelli".
 Nous montions dans les voitures attelées à
 un ou deux chevaux, dont on ressentait à
 travers les sièges dure la force surabondante.
 Et puis la vieille maison, si grande - Les
 comptes de fruits - Le repas copieux - Le dessert
 et la sieste - A Chio nous restions deux mois.
 On m'avait acheté un [] et j'étais
 encore plus fier que content, fier de me dis-
 -tinguer des autres enfants du quartier - J'ai
 -leurs : j'étais "l'étranger" - Le voyageur - Celui
 qui avait vu Athènes - Qui était monté en
 voitures et en bateau - De tous les quartiers
 de Chio c'est le port qui me plaisait le
 plus. Surtout l'embarcadere - Une énorme
 carcasse de bateau rouge se construisait
 à ce moment-là, et nous fûmes un certain
 d'heures, nous suivions le cours des
 derniers travaux. Comme cela se fait bon
 la peinture et tous les matériaux que l'on

-28-

Je le convoitais, ce bateau qui bientôt allait
 voguer au large, libre et fier. Ce qui me plaisait
 aussi était ma petite cousine, Poli, fille de
 la tante Frosso, qui avait l'âge de Yannakis...
 Nous à la maison nous n'étions que deux
 garçons, et quand je l'ai vue faire ses
 besoins j'ai été plus qu'étonné, curieux. C'était
 un trouble incompréhensible mais agréable;
 alors j'essayais de l'emmener dans le jardin
 pour faire pipi. Mais un jour son père, l'oncle
 Manos, nous a vus et m'a frappé avec sa
 ceinture; c'est alors que j'ai pris conscience
 pour la première fois que cette sensation
 agréable devrait rester secrète car c'était
 un "péché". L'année suivante, où toutes les
 femmes lavaient Yannakis et Poli, donc voyant
 son sexe, j'ai jeté un balai à la tête de ma
 cousine et failli lui crever l'œil. L'oncle
 Manos m'a encore donné des coups de
 ceinture. Mais pourquoi le "péché" doit-il être
 d'un seul côté? me demandais-je tout
 en comptant les coups. À la maison on

parlait tout le temps de Tsesmes. La tante Erophili - quand elle n'était pas au lit - s'habillait de belles robes longues toujours ornées d'une collarine en dentelle. Grande, mince, le regard triste, toujours sévère, elle gardait les clés de la malle aux "papiers". Les cinq femmes s'asseyaient régulièrement autour et quand la tante Erophili l'ouvrait pour en sortir les "titres de propriété", elles étaient prises, toutes ensemble, d'une silencieuse crise de larmes. Elles se lamentaient sur le paradis perdu. L'une parlait de la maison, l'autre de la belle vie... Puis elles ouvraient la fenêtre, toujours fermée d'habitude, et elles regardaient tour à tour l'Asie Mineure, à deux pas de Chio, et en bas à droite, Tsesmes. "Mikis, viens que je te montre" me disait grand-mère Stamatia, tu vois ces maisons... Là-bas au fond, c'est notre maison. Au bord de la mer. Qui donc peut bien avoir maintenant la barque de ton malheureux grand-père"... Et là, la tante rosso gémissait de plus belle, de sa voix de soprano. Elles faisaient toutes

voix de soprano. Elles faisaient toutes
 ton re-thieux grand-bère"... Et là, la
 notre maison - Au bord de la mer qui donc
 vois ces maisons... Là-bas au fond, c'est
 morte" me disait grand-mère Stamatia. Tu
 à droite, Tessie. "Mikis, viens que je te
 d'habitudes, et elles regardaient tout à tour
 Puis elles ouvraient la fenêtre, toujours fermée
 parlait de la maison; l'autre de la belle vie...
 ensemble, d'une silencieuse crise de larmes. Elles
 "titres de propriété", elles étaient brisées, toutes
 la tante Erophili l'aurait pour en sortir. Les
 s'assapant régulièrement autour et quand
 c'était de la malice aux "papiers". Les cinq femmes
 regard triste, toujours sûres, elle gardait les
 d'une cassette en dentelle. Grande, mince, le
 -lait de belles robes longues toujours ornées
 Erophili - quand elle n'était pas au lit - s'habit-
 parlait tout le temps de Tessie - La tante

-50-

ensemble leur signe de croix - Ma mère commen-
-çait les incantations, prosternée jusqu'à terre.
Marigaki apportait le thym et le laurier.

Mariage apportait le film et le livre.
-dit les incertains, protestant jusqu'à terre.
ensemble leur signe de croix - H. a été comen-

de Tazmas avó Espirito

MIKIS THEODORAKIS.

P R E M I E R E P A R T I E .

CHIO_ MYTILENE_ SYROS_ ATHENES_ YANNENA_ ARGOSTOLI_

1

On m'a souvent suggéré de publier un livre avec les paroles de mes chansons et en général toute la poésie que j'ai mise en musique au fil des années. Lorsque finalement j'ai récemment vu rassemblés presque tous les documents nécessaires à la réalisation de cette édition car je commençais moi aussi à la trouver utile à tous ceux qui d'une façon ou d'une autre, ont été touchés par mon oeuvre peu à peu m'est venue l'idée de raconter si possible l'histoire de chaque chanson, de chaque oeuvre mise en musique. Mais dès que j'ai commencé à écrire l'histoire du premier cycle, "Epitaphios", il m'a bien fallu conclure qu'il faudrait faire deux éditions parallèles: l'une avec les paroles et les poèmes, l'autre avec mon récit. Pour la seconde il y avait un problème: l'histoire de mes chansons est celle de ma vie. Alors que faire? Ecrire en quelque sorte mes "mémoires"? non. J'ai décidé de me limiter aux chansons et aux oeuvres symphoniques basées sur des textes poétiques. C'est pourquoi ce livre n'apprendra que peu de choses au lecteur sur le reste de ma vie: mon action politique et sociale, ma participation aux événements, surtout de 1940 à maintenant, et en général sur les pensées, les idées, les

CHIO_MITILIKNE_SYROS_ATHENES_YANHEWA_ARGOSTOLI

On m'a souvent suggéré de publier un livre avec les paroles de mes chansons et en général toute la poésie que j'ai mise en musique au fil des années. Lorsque l'instant s'est présenté et rassemblé presque tous les documents nécessaires à la réalisation de cette édition, car je commençais moi aussi à la trouver utile à tous ceux qui d'une façon ou d'une autre ont été touchés par mes œuvres, peu à peu m'est venue l'idée de recopier et possible l'histoire de chaque chanson, de chaque œuvre mise en musique. Mais dès que j'ai commencé à écrire l'histoire de premier cycle "Épigraphes", il m'a bien vite conclu qu'il faudrait faire deux éditions parallèles: l'une avec les paroles et les poèmes, l'autre avec mon récit. Pour la seconde il y avait un problème: l'histoire de mes chansons est celle de ma vie. Alors que l'autre écrite en quelques mots est "mémoires"? Non, j'ai décidé de me limiter aux chansons et aux œuvres symphoniques basées sur des textes poétiques. C'est pourquoi ce livre n'apprendra que peu de choses au lecteur sur la route de ma vie: mon action politique et sociale, ma participation aux événements, surtout de 1940 à maintenant et en général sur les pensées, les idées, les

-2-

opinions qui m'ont guidé durant toutes ces années et qui, de 1963 à nos jours, sont intimement liées à l'évolution politique de la Grèce: je n'en décrirai que l'essentiel pour le moment. Je ressens l'époque que nous traversons comme indéterminée, comme une sorte de pause dans la marche du peuple grec _en attendant que ne se "décantent" en lui les événements et les idées_ et qu'il décide de prendre lui-même _comme jadis_ une initiative historique positive. Alors que maintenant il reste immobile depuis des années. C'est peut-être parce que de temps en temps on lui colle le dos au mur en disant: "Mêle-toi donc de tes affaires, ne t'occupe de rien, nous te prenons en main. Et lui joue à l'enfant gâté et s'endort en suçant son pouce. En de tels instants, ce qu'il reste de mieux à faire est de disparaître, de ne surtout pas provoquer ni agacer, de ne toucher à rien. J'écris ces lignes en Août 1985, à Vrahati, d'où je respire comme Zeus la fumée qui descend des montagnes proches de Corinthe. Il y a quatre foyers d'incendie dans la région... Ce n'est pas rien. Et près d'une centaine dans tout le pays. Cette atmosphère biblique serait-elle symbolique? Disons le sacrifice du Grec, ou de la Grécité pour être plus poétique? Et de l'autre côté toutes sortes de responsables, majorité-opposition, installés à la fraîcheur du bord de mer et des îles grecques, comme Néron impassible regardant brûler Rome. D'ailleurs, Rome ou Grécité c'est pareil, les deux mots ont la même racine en grec. Alors peu importe le massacre. Même si des OVNI descendaient sur l'Attique _nous, nous resterions à nous "mêler de nos affaires". Comme si de rien

-3-

n'était. Rien n'est jamais arrivé. Quelle est cette résistance dont vous parlez? Qu'avait donc fait Sakis Karayorgas, dont l'enterrement a lieu demain? Et pour qui a-t-il fait de la résistance? Et contre qui? Et où sont-ils, tous ces "pour" et ces "contre"? La télévision grecque est saturée de cérémonies commémoratives et de discours emphatiques. Je la regarde comme un monstre qui semble me dire: "si tu meurs, tu verras, tu en auras toi aussi". Et de l'autre côté, la résistance semble-t-elle seulement avoir existé? La junte militaire a-t-elle existé? L'occupation étrangère et les camps de concentration en Grèce? La Sûreté Générale? Et pourquoi donc, puisque j'ai "si bien parlé de tout cela" dans "LE SOLEIL ET LE TEMPS", ne pas être resté tranquille après? Pourquoi toutes ces discussions superflues? Anagnostakis m'avait d'ailleurs prévenu, lui et les "poètes - entremetteurs": voici les vers qu'il osait m'envoyer à Paris en 1973 à mettre en musique, en soulignant, au cas où cela m'aurait échappé: "ceci te concerne": "Et peut-être personne n'attend-il plus ton retour" "Les poètes de notre rêve à venir sont déjà morts..." "Essayez donc après cela de lutter pour le renouveau... Qu'en est-il resté? L'étreinte, comme dit Ritsos... Voilà donc pourquoi le moment n'est pas propice à ces réflexions." "C'est du délire", m'a dit un ami en lisant le brouillon de mes notes sur certains événements récents. La vérité est donc un délire! C'est-à-dire qu'il faut être gravement malade, avoir 40 de fièvre et divaguer au royaume des anges pour

n'était rien n'est jamais arrivé. Quelle est cette résistance
dont vous parlez? Qu'avait donc fait Sakis Karayorgas, dont
l'attachement à l'Etat allemand pour qui il fit de la ré-
sistance? Et contre qui? Et où sont-ils tous ces "pours" et ces
"contres"? La révolution grecque est saturée de cérémonies comé-
diastiques et de discours emphatiques. Je la regarde comme un
monstre qui semble me dire: "si tu meurs, tu vois, tu en auras
tout aussi". Et de l'autre côté, la résistance semble-t-elle seu-
lement avoir existé? La justice militaire a-t-elle existé? L'oc-
cupation étrangère et les camps de concentration en Grèce? La
Sûreté Générale? Pourquoi donc, puisque j'ai "si bien par-
lé de tout cela" dans "LE SOLEIL ET LE TEMPS", ne pas être resté
tranquille après? Pourquoi toutes ces discussions superflues?
Anagnostakis m'avait dit d'ailleurs prévenu, lui et les "pours"
extrême-droite: "voilà les vers qu'il avait envoyés à Paris
en 1973 à mettre en musique en soulignant, au cas où cela m'ar-
rait échappé: c'est le concubinage". "Et peut-être paranoïa n'ar-
rant-il plus ton retour". "Les poètes de notre tête à venir
sont déjà morts...". Réserver donc après cela de jeter pour le
rebonheur... Qu'en est-il resté? L'épigramme, comme dit Rilke...
Voilà donc pourquoi le moment n'est pas propice à ces réflexions.
"C'est du délire", m'a dit un ami en lisant la production
de mes notes sur certains événements récents. La vérité est
donc un délire? Ça n'est-à-dire qu'il faut être gravement malade,
avoir 40 de fièvre et divaguer, au tournant des années pour

dire la "vérité" dans un moment de délire... Je me dis "il ne manque plus que ta tante, la soeur de ta grand-mère, pour apporter comme jadis l'icône miraculeuse, de préférence celle de Sainte-Barbara, et que Dieu te sauve et nous sauve nous aussi de tes délires désenchantés, oubliés, inutiles"... Il est mort à tel combat, on l'a exécuté, les tortionnaires l'ont mis en miettes, il est resté infirme... Et puis après? Quelle importance ça peut avoir, qui a tué qui, qui est mort pour qui, qui a donné son sang pour qui? Maintenant nous en sommes aux lois et aux décrets ministériels, les morts et les blessés n'ont qu'à faire la queue bien sagement, et si tel est son bon plaisir, Monsieur le Ministre le Gouvernement! lui donnera de l'argent de poche pour s'acheter un pantalon neuf... Quoi, depuis des années enfermés, ses vêtements sont trop vieux. Et voilà où nous en sommes, les morts et les blessés se disputent, se séparent en camps adverses et se battent comme des chiffonniers. Les morts peuvent-ils cracher? Si oui, alors ils se crachent dessus! On nous a "reconnus", crient les uns. "Seulement par écrit" répondent les autres. Mais c'est quelque chose en tous cas, d'être mort et reconnu! Il faut bien l'admettre... Et aussi cette autre belle histoire de la déclaration de Monsieur le Président de la République Grecque à la télévision: "Cette année", a-t-il dit, "nous avons invité pour la première fois à la réception de Juillet (commémorative de la fin de la dictature) les combattants anonymes" et la caméra a montré le vide... Qu'

le Pouvoir
enterré

rait-elle pu faire d'autre, puisque les anonymes doivent être également immatériels, c'est-à-dire n'être tout simplement que du vent? Bien sûr de temps en temps je serai obligé de citer certains événements, certaines actions extra-musicales. Je ne l'ferai que dans les cas extrêmes. Lorsque c'est nécessaire à la compréhension d'une oeuvre ou d'une chanson x ou y, qui expliquent mon état d'esprit, moral ou sentimental. C'est seulement ainsi que l'on comprend mieux la musique: c'est d'ailleurs le but principal. Pourquoi ai-je écrit telle chanson? Dans quelle situation? Sous quelles influences du moment _pas seulement musicales_? Ne nous faisons pas d'illusions.. La Grèce n'avait pas trace, surtout il y a un demi-siècle, de ce que l'on appelle "structure musicale"... Orchestres symphoniques, chorales, concerts, conservatoires, éditions musicales, tout cela était inconnu dans la province grecque. Naturellement il n'y avait pas non plus de radio, pour avoir comme aujourd'hui une diversité d'écoute. Et moi je suis né et j'ai grandi sur cette terre inconnue, ce pays mythique qu'est la province grecque. Voici le tableau complet des villes et des dates, qui permet de mieux comprendre encore: je suis né à Chio en 1925. Ensuite j'ai séjourné dans les villes suivantes: Mytilène de 1925 à 1928; Syros et Athènes en 1929; Yannena de 1930 à 1932; Argostoli de 1933 à 1936; Patras de 1937 à 1938; Pyrgos de 1938 à 1939; Tripoli de 1939 à 1943; Athènes (arrivée en 1943). Seule une extraordinaire bizarrerie _faut-il ajouter "contre-nature"? _pourra

expliquer le fait qu'un enfant ayant passé ses 18 premières années entre Chio et Athènes ait abouti à la musique...Donc première conclusion:mon cas présente un intérêt sociologique. Là où nous étions,nous n'avions rien à voir ni avec les "groupes" qui jouaient de la "musique populaire" __Dieu sait qui pouvait bien les connaître à l'époque_ et nous ne connaissions pas les instruments populaires,bouzouki baglama ou violon.Des orchestres symphoniques nous en avons vu pour la première fois en 1942,sur l'écran du cinéma,et cela nous a "changé la vie" mais nous verrons cela plus tard.Il n'y a plus de nos jours en Grèce un seul village comparable à la ville de province de 1930 ou 40...Il n'y a qu'en Afrique,en Asie ou en Amérique du Sud que l'on puisse encore trouver des villages aussi isolés que Yannena en 1932 ou Tripoli en 1942...Quand je suis entré à l'école communale de Yannena, tous les enfants étaient pieds nus,et,bien que passés au peigne fin,couverts de poux. Les quartiers turcs étaient des ghettos boueux pleins de saletés,car naturellement tout système d'évacuation était inconnu à l'époque.Mon père,Secrétaire Général à l'Administration Centrale d'Ipiros,passait la plupart de son temps à la campagne.Sentimental,plein de bon coeur,il s'était fixé pour but dans la vie de faire construire des routes "pour amener la civilisation"...Faire faire des canalisations et des travaux et dans certains cas extrêmes,aller jusqu'à installer même l'électricité..Il m'emmenait à Bizani,à Paramythia,à Metsovo

dans un coupé Ford, la seule et unique voiture de toute la province d'Ipiros, avec le chauffeur Vanias, et quand nous nous arrêtions sur la place, un lourd silence s'abattait sur le village. Les adultes écarquillaient les yeux et les enfants couraient se cacher. Quel engin monstrueux! Je me rappelle une jeune fille que nous avions prise à Patras _elle avait à peine quinze ans et gardait les moutons_ et dès qu'elle a vu un bateau en mer, elle s'est mise à crier... Ce sont des histoires terribles. De Chio à Patras, autant que je puisse chercher dans les "archives" de ma mémoire, je ne trouve rien d'autre que les ghettos, insalubres, la vie sans mouvement, suspendue tristement sur la ville sombre. A Argostoli, les choses se sont un peu arrangées. J'avais entre 8 et 10 ans. La ville était construite au bord de la mer. La nature était superbe. Les rues centrales dallées de pierre, les autres propres aussi. Notre école, la première école communale, au pied de la colline, au-dessus de la ville, était presque neuve, et en face il y avait la maison hantée, au jardin paradisiaque. Il y a deux ans j'ai coupé une fleur du même pin, au coin de la clôture. La maison était toujours à sa place, bien que tout le village ait été détruit par un tremblement de terre. C'est ça une maison hantée! L'été nous nous baignions sur la place de Metela. Les baignoires de bois _à gauche celle des hommes et à droite celle des femmes_ sentaient le bois pourri. J'allais chercher mon père à la Direction Départementale, à l'heure du déjeuner, et nous prenions toujours la

La ville
 11

même cabine_la dernière à droite_.Pendant que l'on se déshabillait,il me montrait d'abord la cicatrice qu'il avait en haut de la poitrine,puis il se retournait pour me montrer derrière l'endroit où la balle était sortie.Un jour j'ai pensé "Et si la balle était entrée par derrière et sortie par devant?" Comme s'il lisait ma mauvaise pensée,il répétait sans cesse la même histoire: "Tout à coup je vois le Turc au-dessus de ma tête.Sans avoir le temps de me cacher,je sens la balle entrer dans ma poitrine.Je tombe par terre.J'avais l'air mort.Heureusement,car les Turcs tiraient aussi sur les blessés...Plus tard les nôtres sont arrivés et m'ont emmené en charrette à Preveza". Après nous sortions sur le petit plongeur.Mon père plongeait toujours assis.Il se pinçait le nez et plaf,il fendait les eaux en faisant autour de lui des vagues gigantesques,car il pesait à l'époque plus de cent kilos. Et moi,digérant quotidiennement ma leçon de patriotisme,je plongeais aussi,mais normalement,par la tête.Je nageais près de lui,alerte et joyeux.Une fois arrivés plus loin,presque près du phare,nous faisions des plongeurs et commençons à jouer.Par exemple l'un s'asseyait sur l'autre et lui donnait doucement des coups de pied pour l'envoyer au fond.J'ouvrais les yeux et je voyais ce monde cristallin du fond des mers.. le sable et les algues,un poisson parfois.Et tout en haut l'ombre de mon père,qui attendait que je le pousse à mon tour Quand nous allions chez M.Olympidis,vers Pharaon,la route

était longue. Presque une demi-heure. Mon père était très ordonné. En quittant son bureau, il rangeait toujours les objets et les papiers à la même place. Avec de petits mouvements nerveux, il corrigeait plusieurs fois l'emplacement de la plume, du crayon, de la règle, du tampon d'encre _surtout celle du tampon d'encre!_ pour les mettre strictement à la verticale ou à l'horizontale. De même quand nous allions à la maison, nous passions par les mêmes endroits, les mêmes magasins. Comme il y avait, deux bonnes épiceries _celle de Kounadis et celle de Pephanis_ nous faisons toujours nos courses une fois chez l'un, une fois chez l'autre. Mon père goûtait le fromage et les sardines. Il en demandait toujours le même poids. Une once _500 dramies_, on les lui pesait et il partait avec mille amabilités. Toujours il aimait à couvrir les autres de bonnes paroles. "Vous êtes plus belle que jamais", disait-il aux femmes, et aux hommes "quelle bonne mine tu as", surtout aux pâlots et aux maladifs. Et naturellement "quel temps superbe", "quelle mer d'huile", "comme le blanc vous va bien", "comme le vert vous va bien"; tout au superlatif, tout à l'optimisme. Et tout au fond il y avait toujours une très légère ironie, imperceptible, si habituelle en Crète, à Galata, où il était né. Après les épiceries, nous prenions la route dallée. Nous achetions du poisson fin, très frais, souvent des sardines; le pêcheur les enveloppait dans un journal, en cornet, une drachme l'once _et un peu avant d'arriver au Temple, nous prenions l'autre route dallée,

fin

à droite, celle qui monte, qui monte à n'en plus finir, à en avoir le souffle coupé! Mon père, très fort et chargé de paquets, s'essoufflait, mais n'arrêtait pas de raconter des histoires, sur sa grand-mère, sur la révolution crétoise, ou encore sur Bizani, et Vourla, où il a connu ma mère, blonde et potelée, qu'il a tout de suite demandée en mariage à son frère, l'oncle Andonis, directeur de la caisse de Vourla. Il évitait seulement de prononcer le nom de Venizelos.. Peut-être sentait-il venir les premiers nuages de la dictature, peut-être avait-il peur. Au coin de la rue de la bibliothèque de Valianos, chez le marchand de légumes, il choisissait la pastèque. Il la tenait près de son oreille et la tâta: "Elle doit faire crac si elle est bien sucrée". Là il y avait encore cent ou deux cents mètres à monter, et notre maison était là, à droite. Habituellement mon frère Yannakis nous attendait sur la terrasse. Il avait à peine trois ans. Dès le bas de l'escalier, c'était le début des compliments, des mots d'amour et des chansons destinés à ma mère. Et surtout, si mon père avait bu un ou deux pichets à l'épicerie, il allait sûrement chanter "mais oui dis à ta mère d'avoir un autre enfant". Et ma mère le grondait en minaudant comme une amoureuse de seize ans. Après, nous venions les bonnes odeurs de la cuisine. Et les cris de Yannakis quand mon père le soulevait; et toute cette douce atmosphère persistait jusqu'à l'heure de la sieste, où l'on s'allongeait sur des matelas par terre. C'était là je crois une coutume d'Asie.

Mineure, car tous les étés que j'ai passés par hasard à Chio, mes tantes, les réfugiées, installaient pour la sieste les couvertures et les draps par terre, pour être plus au frais. Et l'on se couchait ainsi tous ensemble les uns à côté des autres, n'importe comment. J'ai vécu avec ma mère et mon frère à Chio deux des étés passés à Argostoli. Là vivaient sa mère, sa soeur Frosso, mariée avec Manos Mastromanolis, et les soeurs de sa mère, célibataires; il y avait Marigaki, et Erophili, qui avait été institutrice avant d'abandonner son métier pour raisons de santé: elle était atteinte d'un cancer et souffrait beaucoup. Dès la fermeture de l'école, mon père nous mettait dans la petite "camionnette" - celle-là aussi la seule de tout Kephalonía - avec les valises et les bagages, et nous partions pour Sami. Là nous attendions sur le port l'arrivée du bateau de la ligne régulière, en provenance de Preveza. Les deux fois que j'ai fait ce voyage, je me rappelle la mer furieuse et le tanguage des barques chargées de passagers et de bagages. D'autres, vides, attendaient au large de recevoir leur chargement du bateau. Nous restions assis au petit café du port et nous commandions en général un "sous-marin", c'est-à-dire un gâteau à la vanille. Mon père en tant que directeur du Département avait droit à la meilleure barque conduite par le marin le plus expérimenté qui bénéficiait de la confiance des autorités locales! Dès que le bateau levait l'ancre au large, en sifflant joyeusement et en soufflant comme un fauve la fumée par sa cheminée fine

"Fred"

et haute, le conducteur de la barque nous aidait à monter. Le problème c'était ma mère, qui tremblait de peur, et naturellement Yannakis, que l'on devait porter dans les bras. Pour moi tout cela n'était qu'un jeu ravissant. J'aimais la mer, les barques, la tempête, et surtout j'adorais les bateaux. Encore maintenant, quand je vois des bateaux, surtout anciens, je suis pris d'une émotion Magique, mon coeur est envoûté. Certains tombent amoureux des contes et de leurs fées. Moi, j'étais amoureux des bateaux aux ponts blancs, avec leurs cheminées multicolores, avec les hélices, les hublots, les mâts et les cordes blanches. Quand j'étais petit je dessinais tout le temps des bateaux, et c'est même pour cela que je suis allé à Argostoli chez un couple qui enseignait la peinture, parce que le mari ne peignait que des bateaux. Mais par malchance c'est sa femme qui s'est occupée de moi, et elle s'est mise à me faire copier des paysages européens. De cet atelier il m'est resté pourtant la magie de l'odeur des tubes de peinture. Je ne peignais pas, je humais. Chaque tube avait sa propre odeur. Je pouvais distinguer les yeux fermés le bleu foncé du jaune ou du blanc. Ainsi, en approchant le bateau mythique, à la sortie du port de Sami, j'avais déjà oublié mon père, qui nous saluait debout sur le rivage. Et puis il y avait cette autre manie que j'ai encore: la manie de partir. Le voyage qui m'attire comme un aimant. A tel point que... j'étais heureux, en 1947 et 1948, lorsqu'on nous faisait "voyager" de force, en déportation. Les miens se lamen-

ηρωική

le quoi

taient sur la côte, et moi je n'arrivais pas, même avec les menottes aux mains, à cacher la joie qui me submergeait, la joie de m'embarquer en bateau, de trouver l'horizon, la joie du voyage! Je regardais donc le bateau. Nous, nous tanguions comme une coque de noix, et lui solide, mystérieux, fier, mirage d'un autre monde, il restait immuable, comme s'il se moquait de l'océan qui l'attaquait de toutes ses forces, furieux d'être dédaigné. Parfois je tournais la tête et je voyais l'île monter à la verticale vers le ciel. Mon père était une tache à l'horizon. Et soudain des cris et des hurlements, quand les marins essayaient de débarquer leur marchandise vivante sur la passerelle du bateau. Ma pauvre mère serrait Yannakis dans ses bras, en criant "attention, tu vas te noyer", et trois personnes l'emportaient pour la mettre dans l'escalier... Pour moi tout cela n'était qu'un jeu. Je ne faisais qu'un bond pour escalader, le cœur prêt à se rompre d'émotion à l'idée de toutes les merveilles que j'allais voir: le salon du bateau, l'escalier intérieur, la cabine, et avec elle le hublot, le vase pour vomir et les couchettes l'une sur l'autre. Ma mère tombait tout de suite épuisée au lit, et avant le départ elle était malade au moins deux fois. Yannakis était près d'elle, soit il riait soit il pleurait. Et moi, parfaitement heureux et libre, je partais à la découverte du bateau. Nous laissions Sami derrière nous. À gauche nous avions Ithaque, et dès que le bateau prenait le large cet air pur, frais, puissant, et tout à coup commençaient le rou

Vomissait

?

lis et le tanguage. La mer prenait sa revanche, que ma mère payait peut-être plus que tout autre, très malade dans la cabine. Nous arrivions la nuit à Patras; je ne me souviens plus que des lumières, nombreuses et si étranges pour quelqu'un comme moi qui avais vécu dans de petites villes aux quelques réverbères. Après je m'endormais. Je n'ai vu l'isthme aucune des deux fois où nous sommes passés. On ne se réveillait qu'au Pirée. On s'en rendait compte tout de suite, même de la cabine, à la grande sérénité ambiante et au ronronnement paisible du moteur. Je courais sur le pont voir le grand port. Tout me tournait la tête, la multitude des bateaux, les barques, les chaloupes, leurs sifflements. Et cette grande avancée du port aux bâtiments immenses, l'horloge, les trams, les autobus, les voitures attelées, le monde qui se pressait sur les trottoirs comme une colonie de fourmis. Le bateau s'avançait de côté et nous dans le salon nous attendions l'oncle Andonis Poulakis, frère de ma mère, employé à la Comptabilité de l'Etat. Le taxi nous attendait au port. "Tu te rends compte, Stasa, devait-il dire à midi à sa femme, un moment le chauffeur a dépassé les 50 kilomètres heure!" Le trajet du Pirée à Athènes, par la rue du Pirée, me passionnait. Le taxi se faufilait comme un serpent au milieu des charrettes, des autobus, des piétons, des mulets et des tramways... Et vers la place Syndagma la route devait se dégager, car nous la prenions comme un bolide à 50 à l'heure! C'est à cette époque que les Poulakis faisaient construire leur maison à Néa Smyrni, et ils habitaient chez le

de
Cointre

de
Cointre

les et le langage. Je me penchais en revanche, que ma mère par-
 ait peut-être plus que tout autre, très malade dans la cabine.
 Nous arrivions la nuit à l'après-midi; je ne me souviens plus que des
 intérieurs, nombreuses et si étranges pour quelqu'un comme moi qui
 avait vécu dans de petites villes aux quelques réverbères. Après
 je m'endormis. Je n'ai vu l'asthme aucune des deux fois où nous
 sommes passés. On ne se réveillait qu'en l'après-midi. On a un rendez-
 compte tout de suite, même de la cabine à la grande saignée au
 plants et se retournant paisible du monde. Le cours sur la
 port voit le grand port. Tout se tournait la tête. La multitude
 des bateaux, les barques, les chaises, leurs allumettes. Et ces
 le grande avancée du port aux bâtiments immenses, l'horloge, les
 trans, les échelles, les voitures accablées, le monde qui se pres-
 sent sur les trottoirs comme une colonie de fourmis. Les bateaux
 s'avancent de côté et nous dans le salon nous attendions l'ou-
 verte d'Antonio Fontana, frère de ma mère, employé à la Compagnie
 de l'Etat. Le taxi nous attendait au port. Tu te rends compte.
 Etant, devait-il être à sa femme, un moment le chauffeur
 a dépassé les 30 kilomètres heures. Le trajet de l'après-midi à l'après-
 midi par la rue de l'île, me parvenait. Je faisais le taxi comme
 un serpent au milieu des charrettes, des autobus, des piétons,
 des enfants et des chevaux... Et vers la place Spadina la rou-
 te devait se dégorger, car nous la prenions comme un bolide à
 30 à l'heure. C'est à cette époque que les Fontana laissaient
 constituer leur maison à New York, et ils habitaient chez le

10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100

frère de la tante Stasa, Yannis Isigonis, qui travaillait à la Banque Nationale comme ingénieur. Sa maison, isolée dans les champs, était à l'emplacement de l'actuel quartier de Philothéi. Devant elle passait cet engin monstrueux, le train, qui desservait la ligne Lavrio-Kiphissia. La villa athénienne, c'était autre chose que les maisons turques provinciales! C'est là que j'ai vu pour la première fois de ma vie salle de bains, réfrigérateur, parquet et autres luxes qui me plongeaient dans la plus grande confusion, me faisant m'accrocher aux robes de ma mère. Je me sentais mal à l'aise. J'étais en-dehors de mon univers et cela me rendait plus désobéissant, plus turbulent. Je me promenais pieds nus dans les champs alentour et perdais l'appétit, comme si le luxe des couverts leur faisait murmurer "nous ne sommes pas pour toi, sale provincial"... Je me sentais donc soulagé, quand au bout de quelques jours une fois ma mère un peu remise, nous reprenions la route du Pirée. Parmi les bateaux de cette époque je me souviens de l'"ALBERTA". Les navires qui desservaient Chio-Mytilène étaient nettement plus grands que ceux de Kephallonia. Peut-être parce qu'ils devaient affronter des intempéries plus importantes, puisqu'ils traversaient toute cette vaste étendue de la mer Egée! Nous montions sur le bateau tous ensemble pour nous asseoir dans le salon. Peu après le marin passait en faisant tinter la clochette pour prévenir les visiteurs de descendre. Quand nos oncles étaient partis, nous descendions dans la cabine et ma mère se

couchait tout de suite. Le bateau démarrait doucement. Il pou-
 sait deux ou trois sifflements joyeux: il saluait, on le sala-
 ait. Puis l'oscillation augmentait. Le moteur battait son plein
 Nous étions au Saroniko, Encore rien à signaler. Ma mère me di-
 sait alors de donner à manger au petit et de manger moi aussi
 Il y avait de la nourriture dans le panier, et nous buvions de
 l'eau dans la cabine. J'emmenais Yannakis aux toilettes. Après
 nous montions tous les deux dans la couchette du haut et moi
 j'attendais que tout le monde s'endorme pour pouvoir m'échap-
 per. Je montais au salon et sortais sur le pont, m'approchais
 la cheminée, qui me semblait si mystérieuse, comme si ce n'éta-
 pas un objet, mais un dieu ou un dragon. Je passais la tête au-
 dessus de la machinerie, je voyais les ouvriers, presque nus,
 brillants de sueur, jeter du charbon dans le fourneau sous la
 cuve. Après je courais en poupe et m'agrippais fort pour re-
 garder tour à tour la mer et le ciel. Je prenais le rythme du
 bateau, qui fendait les énormes vagues de haut en bas, et je m'
 disais que c'est ^{moi} moi qui le conduis, comme le cavalier condui-
 son cheval. Qui sait quelles autres pensées emplissaient alor
 ma tête. Et soudain, le revoilà le Grand Vent frais, rapide, tou
 puissant! Nous avons enfin pointé le nez en mer Egée. Le célè-
 bre Cavodoro faisait danser l'"ALBERTA" comme une coque de
 noix. Plusieurs fois les matelots m'ont surpris et grondé. Une
 fois ma pauvre mère a été obligée de monter au salon, malade
 comme elle était, et de hurler en proie au mal de mer "sauvez

V

V

fi.

coup

mon enfant!"_Alors les mousses accouraient nombreux pour m'attraper et m'enfermer dans la cabine,tout en me donnant quel-
une fille
 ques coups...Nous voyagions de nuit,puis l'aube nous trouvait au coeur de la mer Egée,avant d'arriver l'après-midi à Chio. Mon Dieu,quel beau port!Des millions de barques de couleur Des bateaux de la ligne régulière et d'autres,petits et grand L' "ALBERTA" accostait et l'on mettait la passerelle.Il y avait du monde,beaucoup de monde,dans les magasins,dans les cafés,et beaucoup de marchands ambulants.Une vraie fête... Sur l'avancée du port attendait une foule de parents.Embrassades,étreintes,petits cris,"comme il a grandi","comme il a embelli".Nous montions dans les voitures attelées à un ou deux chevaux,dont on ressentait à travers les sièges durs la force surnaturelle.Et puis la vieille maison,si grande.Les compotes de fruits.Le repas copieux.Le dessert et la sieste.À Chio nous restions deux mois.J'étais l' "étranger",le voyageur.Celui qui avait vu Athènes.Qui était monté en voiture et en bateau.De tous les quartiers de Chio,c'est le port qui me plaisait le plus.Surtout l'embarcadère.Une énorme carcasse de bateau rouge se construisait à ce moment-là,et nous,tout un essaim d'enfants,nous suivions le cours des derniers travaux.Comme cela sentait bon la peinture et tous les matériaux que l'on chauffait au-dessus du grand feu.Et comme je le convoitais,ce bateau qui bientôt allait voguer au large,libre et fier.Ce qui me plaisait aussi c'était ma petite cousine,Poli,la fille de

3
 11/5 a

la tante Frosso, qui avait l'âge de Yannakis.. Nous à la maison nous n'étions que deux garçons, et quand je l'ai vue faire ses besoins j'ai été plus qu'étonné, curieux. C'était un trouble incompréhensible mais agréable; alors j'essayais de l'emmener dans le jardin pour faire pipi. Mais un jour son père, l'oncle Manos, nous a vus et m'a frappé avec sa ceinture; c'est alors que j'ai pris conscience pour la première fois que cette sensation agréable devait rester secrète car c'était un "péché". L'année suivante, où toutes les femmes lavaient Yannakis et Poli donc, voyait son sexe, j'ai jeté un balai à la tête de ma cousine et failli lui crever l'oeil. L'oncle Manos m'a encore donné de coups de ceinture. Mais pourquoi le "péché" doit-il être d'un seul côté? me demandais-je tout en comptant les coups. A la maison on parlait tout le temps de Tsesmes. La tante Erophili quand elle n'était pas au lit s'habillait de belles robes longues toujours ornées d'une collerette en dentelle. Grande, mince, le regard triste, toujours sévère, elle gardait les clés de la malle aux "papiers". Les cinq femmes s'asseyaient régulièrement autour, et quand la tante Erophili l'ouvrait pour en sortir les "titres de propriété", elles étaient prises, toutes ensemble, d'une silencieuse crise de larmes. Elles se lamentaient sur le paradis perdu. L'une parlait de la maison, l'autre de la belle vie.. Puis elles ouvraient la fenêtre, toujours fermée d'habitude, et elles regardaient tour à tour l'Asie Mineure, à deux pas de Chio, et en bas à droite, Tsesmes. "Mikis, viens que je

que
à lui,

fr

te montre", me disait grand-mère Stamatia. Tu vois ces maisons. Là-bas au fond, c'est notre maison. Au bord de la mer. Qui donc peut bien avoir maintenant la barque de ton malheureux grand-père"... Et là, la tante Frosso gémissait de plus belle, de sa voix de soprano. Elles faisaient toutes ensemble leur signe de croix. Ma mère commençait les incantations, prosternée jusqu'à terre. Marigaki apportait le thym et le laurier. Elles allaient vers les icônes, et au milieu des lamentations et des cris elles chantaient quelques cantiques à la Vierge... Je trouvais tout cela bizarre, incompréhensible. Je regardais tour à tour les icônes, la malle aux papiers et les cinq femmes qui pleuraient tout en chantant des psaumes et en regardant de temps en temps par la fenêtre leur maison et leur jardin, là-bas en Turquie.. Une fois où j'étais malade, j'ai appris l'historique de l'icône "miraculeuse", celle de l'archange Michaël. On dit qu'elle avait été trouvée durant l'occupation turque, sur le port de Chio. Un miracle! Dieu l'a sauvagée, et celui qui en a pris soin a reçu Sa bénédiction. Dans ma forte fièvre on me faisait embrasser l'icône, on la laissait tout le temps sous mon oreiller. Depuis, à chaque maladie, ce n'étaient pas le médecin et les médicaments qui me sauvaient, mais l'archange Michaël, avec ses ailes d'or et son regard mélancolique. Tante Marigaki est restée avec nous jusqu'à son extrême vieillesse, entourée de grand-mère Stamatia, de l'archange Michaël et des autres icônes, ... miraculeuses également. Quant à moi, j'étais protégé exclusive

le monde", se disait grand-mère Stanislas. Tu vois ces maisons
là-bas au fond, c'est notre maison. Au bord de la mer. Qui donc
peut bien avoir maltraité la barque de ton malheureux grand-
père"... Et là, la tante Frossa gémissait de plus belle, de sa
voix de soprano. Elles laissent toutes ensemble leur signe de
croix. Ma mère commençait les incantations, protestant jusqu'à
terre. Marigaki apportait le thé et le fanchou. Elles allaient
vers les fenêtres, et sa mère des lamentations et des cris. Elle
chantait quelques couplets à la Yierge... Je trouvais tout
cela bizarre, incompréhensible. Je regardais tout à tour les
fenêtres, la salle aux papiers et les cinq lanternes qui pendaient
tout en chantant des psaumes et en regardant de temps en temps
par la fenêtre leur maison et leur jardin, là-bas en Turquie...
Une fois où j'étais malade, j'ai appris l'histoire de l'île
"miraculeuse". Celle de l'archange Michaël. On dit qu'elle avait
été trouvée durant l'occupation turque, sur le port de Chio. On
attribuait à Dieu l'a sauvegardée, et celui qui se a plus soigné
reçu sa bénédiction. Dans sa forte église on se faisait embras-
ser l'icône, on la baisait tout le temps sous son oreiller. On
prie à chaque maladie, ce n'étaient pas les médecins et les médi-
caments qui se servaient, mais l'archange Michaël, avec ses et
les d'or et son regard étincelant. Tante Marigaki est restée
avec nous jusqu'à son extrême vieillesse, entourée de grand-
mère Stanislas, de l'archange Michaël et des autres icônes...
Michaël nous protégeait également. Quant à moi, j'étais protégé exclusive-

ment par mon homonyme. Aujourd'hui encore, il est chez moi, sur la cheminée. Mon grand-père est mort bizarrement. Quand nous étions à Mytilène, nous passions tous les étés dans une banlieue campagnarde, au sud de la ville, qui s'appelait Varia. Là nous avions loué une maison à deux étages, à côté de la mer. Outre notre famille, d'autres parents habitaient aussi près de nous. Ils étaient tous d'Asie Mineure, du côté de ma mère: les Isigonis de Smyrne et les Adovik. Ceux-ci étaient d'origine autrichienne. Un officier de la flotte autrichienne, sous la terreur, était resté à Chio et avait épousé une Grecque... C'était une famille jadis très riche qui avait tout perdu. Tout comme les princes russes devenus chauffeurs, le dernier oncle Adovik, dans les années 50, était chauffeur du directeur américain du collège d'Athènes. Son frère, professeur de musique à Mytilène, un original, d'après tous ceux qui l'ont connu est mort pauvre et oublié de tous. Certains prétendent que c'était un grand pianiste, tout comme Farandatos, avec qui il avait fait ses études. Le frère de ma mère, l'oncle Andonis, a épousé à cette époque une demoiselle Isigonis, la tante Stasa, et les deux familles se sont ainsi trouvées réunies. A la campagne nous vivions dans une continuelle atmosphère de fête. C'étaient des repas, des danses, des excursions, des baignades, et le soir nous dormions tous par terre sur l'herbe, dans les champs, sous les étoiles. Comme nous regardions tous le ciel estival, la conversation tournait toujours autour des astres. L'étoile polaire, Vénus, Mars, que de noms d'astres, que d'histoires

+ Mytilène

2 ✓

est
fi

tirées de la mythologie grecque, pour me bercer chaque soir, et avec elles les grillons et le murmure de la mer. On se réveillait dès le lever du soleil, qui pointait derrière les montagnes de Turquie, et on courait tout de suite à la mer tous ensemble. Entre-temps les esclaves nous avaient préparé le petit déjeuner. Ne vous étonnez pas du mot "esclaves", car à cette époque les maisons bourgeoises n'avaient ni serviteurs, ni aides ménagères, mais tout simplement des esclaves, dont la plupart n'avaient pour rétribution que leur seule nourriture, et celle-ci bien frugale. De surcroît la plupart des patrons les battaient et les enfermaient dans des sous-sols humides, "pour leur apprendre à ne pas voler", "à ne pas manger en cachette", "à ne pas regarder dans la rue". Nous avions nous aussi des "esclaves". Mais ma mère, réfugiée, les traitait parfaitement bien, comme ses propres filles. Il y avait alors Stamatina, qui m'a élevé, et que je considérais comme ma mère. Un soir, quand tout le monde était endormi, dans les champs j'ai vu la "Chose" mystérieuse. Il vaudrait mieux dire que je l'ai "pressentie" et que depuis lors j'allais vivre presque toujours avec elle. Pendant l'occupation, à Tripolis, je ressentais sa présence très intensément. C'est d'ailleurs pour cela que je me couchais tôt, que j'éteignais la lumière et me plongeais peu à peu dans son univers, moitié en imagination, moitié en rêve. Quand j'étais impressionné sur le plan émotif, peut-être aussi à cause de l'adolescence mon système nerveux devenait alors "récepteur" d'ondes électriques, comme par exemple

Il ne faut pas
s'habituer

198
11

celles des signaux en morse émis par les bateaux qui voguaient en Méditerranée, ou d'autres "émetteurs". Les bip-bip résonnaient avec intensité dans mon cerveau, et avec les fluctuations de tension nerveuse la longueur d'ondes changeait aussi automatiquement, et donc en même temps la tonalité et la cadence de l' "expéditeur", ou l'expéditeur lui-même. Certaines fois, au lieu du "morse" je captais de la musique. Après de telles veillées, le lendemain j'avais généralement la fièvre et ma mère me mettait l'archange Michaël sous l'oreiller... Mais une nuit à Lesbos mes parents se sont réveillés, et ne me trouvant pas à ma place ils ont commencé à chercher; quand ils m'ont découvert dans les champs quelqu'un m'a dit, en déguisant sa voix pour me faire peur: "c'est l'ogre". Et depuis lors, une peur indéfinissable s'empare de moi dès que je suis seul dans le noir. La "Chose" mystérieuse a cessé d'avoir cette "forme" passionnante qu'elle avait. C'est devenu quelque chose de menaçant, et souvent, elle se présente sous des traits affreux, comme par exemple la nuit où elle m'est apparue dans la forêt, aux environs de Chryssovitsi en Arcadie, en 1939, et où elle ressemblait tant à Frankenstein... Les années 1927-28 et 29 ont dû être très importantes pour moi. J'avais alors deux, trois et quatre ans, et c'est l'été à Varia que j'avais découvert la "Chose" de cette première époque, qui m'aidait la nuit à devenir Léger. Je perdais toute pesanteur. Je me rappelle avoir été très étonné de voir mes parents et ma famille respirer régulièrement

mais immobiles et avec les yeux fermés. Je les regardais à environ dix mètres de haut, mais cette hauteur suffisait à combler le vide entre la terre et les astres. Le jour, je vivais dans la mer. Je faisais des investigations, surtout dans les rochers, couverts de plantes marines et de fruits de mer. Dans les trous logeaient des crabes qui avaient parfois des pinces immenses et dangereuses. Mais je m'y étais habitué, je n'avais pas peur. Et je me promenais presque toujours seul. Sur le rivage, tantôt ma mère, tantôt l'esclave, tantôt mon grand-père, me surveillaient discrètement. Quand passait l'"ALBERTA", je ressentais le choc. La mer bleue jusqu'au fond, jusqu'aux côtes turques, et ce navire magique, tout blanc, qui pointait soudain du Sud et mettait le cap sur le port de Mytilène. De temps en temps il y avait près de lui de petits bateaux aux voiles blanches, et ceci ajoutait à la magie de l'instant. La nuit j'avais donc les astres, les champs et la "Chose" mystérieuse. Le jour, j'avais la mer, les rochers, le paysage immense de l'eau cristalline, et une fois par semaine le bateau blanc au large, en harmonieux contraste avec le bleu profond de la mer. Il est naturel que je n'aie pas suivi de près la vie des adultes. Il n'y avait pas d'autre enfant, j'étais le seul, et je vivais renfermé sur mon propre monde. Une après-midi, nous avions loué une "camionnette" en ville, pour aller faire une excursion. De retour à Mytilène, des voleurs nous avaient tendu une embuscade. C'était l'époque de l'enlèvement du bébé des Lindenberg aux Etats-Unis,

UNE
Il

5/11/64

et cette mode était arrivée jusqu'à Lesbos... J'ai eu le temps de les voir, pendant qu'ils attendaient, armes au poing, que la voiture s'arrête devant eux. Ils avaient le visage barbouillé de noir et leurs yeux avaient l'air de petites ampoules électriques. Quelqu'un a dit "cache l'enfant", et je me suis retrouvée entre les jambes de tante Erophili. Au début ça sentait la lavande. Mais peu à peu m'est venue une autre odeur bizarre, agréable d'abord, mais qui ensuite a commencé à me donner mal au cœur. J'ai voulu crier, mais tante Erophili m'a serré plus fort, tout en me poussant la tête avec les mains pour que je ne m'échappe pas. Les voleurs voulaient fouiller la voiture de fond en comble. Ils étaient bien renseignés, ils savaient qu'il y avait un enfant dans la voiture et voulaient l'enlever pour demander une rançon. Toute la famille essayait de les en empêcher, leur offrant l'un des bijoux, l'autre de l'argent, etc.; mon père leur a donné son portefeuille. Mais eux prenaient tout sans s'arrêter de fouiller. A un moment j'ai failli pousser un cri, car l'odeur de tante Erophili allait m'étouffer, et c'est juste à cet instant qu'a retenti le coup de feu. La voiture s'est remise à avancer, à rouler à une vitesse vertigineuse. Que s'était-il passé? Le chauffeur, très courageux, avait décidé de tenir tête aux voleurs. Il avait mis la voiture en marche et démarré. Et eux lui ont alors tiré dessus. La balle l'a atteint à la main. Mais lui, bien que perdant son sang, est arrivé à nous conduire jusqu'à la ville. C'est là aussi que prit fin

Bray

mon supplice, mais pour faire place à un autre, car tout le monde voulait me cajoler et m'embrasser. "Le pauvre petit est enfin sauvé", disaient-ils, oubliant le chauffeur qui perdait son sang. Il s'est évanoui et on l'a emmené à l'hôpital. La gendarmerie a poursuivi les voleurs et les a arrêtés. Je me souviens même encore du procès. Mais les voleurs ne m'ont pas paru méchants, ils étaient même plutôt sympathiques. En plus on les avait roués de coups, comme je l'ai su plus tard, quand une fois grand j'ai, commencé à pénétrer dans les secrets du pouvoir. Il est naturel, après tout cela, que j'aie cru par exemple pouvoir voler dans les airs comme les oiseaux, ou rester dans l'eau comme les poissons. Personne ne pouvait me convaincre du contraire. Tout seul, je me demandais pourquoi je ne pouvais pas rester dans le trou du rocher, au fond de la mer, comme mon ami le crabe rouge. J'étais obligé de sortir la tête à l'air libre très souvent et j'étais vraiment gêné quand le crabe me regardait faire de ses yeux ronds ironiques. Il semble que les miens se soient doutés de quelque chose, car la surveillance était devenue très étroite. Une après-midi, nous étions avec mon grand-père Yannis sur le petit mur à regarder la mer. Les autres se baignaient. Je fus alors pris d'un désir soudain de m'envoler comme un oiseau. Les conditions étaient d'ailleurs idéales: le mur avait deux mètres de haut, et après il y avait la rue; et de là, il restait encore deux mètres jusqu'à la plage: en tout, quatre mètres de haut et une dizaine de long. "Grand-père",

lui dis-je, "viens, envolons-nous jusqu'à la mer", et avant qu'il ne puisse faire le moindre geste, j'ai ouvert les bras comme des ailes et me suis jeté dans le vide. Je me suis cassé le bras droit, et il semble que mon grand-père ait sauté à ma suite, car il s'est lui-même cassé la jambe droite. On m'a emmené à l'hôpital et on m'a mis le bras dans le plâtre. Mon grand-père, alité dans une petite maison proche de la nôtre, se morfondait. On me faisait le supplier de manger quelque chose, de boire un peu de lait. Il me regardait les yeux grands ouverts et se mettait à pleurer de remords de m'avoir laissé "m'envoler" et me faire mal. Finalement il n'acceptait que de l'eau, refusant toute nourriture, et c'est ainsi qu'il s'est éteint un jour, tout doucement, comme un oiseau. Il s'appelait d'ailleurs Poulakis, ce qui signifie en grec petit oiseau. Les lamentations et les cris ont commencé dans la maison. Mais qu'est-ce qu'il a Grand-Père, demandais-je sans cesse, très inquiet. Et alors quelqu'un a prononcé les paroles magiques "il est mort". Mais je ne l'ai pas compris sur le moment, car mon seul univers, c'est-à-dire la "Chose" mystérieuse et les crabes, n'avaient rien de commun avec les êtres humains, qui le jour parlaient et gesticulaient, et le soir restaient immobiles et couchés, comme maintenant mon grand-père Yannis. En réalité, j'étais tout simplement, bien involontairement, un petit assassin. Et je crois qu'une froideur glaciale s'est abattue envers moi dans toute la famille de mon grand-père. C'est de cette étrange façon que disparut le

père de ma mère. Et il devait avoir à peine 60 ans. Entre-temps l'oncle Andonis a été nommé au consulat d'Alexandrie, en Egypte. Quand il est revenu, un an après, en 1929, il a commencé par nous dire qu'il ne fallait plus m'appeler Michalis, Michalakis, car ce nom était vulgaire, paysan, populaire. Il faudrait me trouver un nom civilisé, européen. Et il a proposé "Mikis". N'avait-on pas fait aux Etats-Unis un succès fou avec Mickey-Mouse? C'est ainsi que le nom "Mikis" m'est resté; et il m'a été impossible de m'en débarrasser une fois grand, malgré toutes mes tentatives. Michaël c'était tellement plus joli. Et dire que j'ai été élevé avec l'archange Michaël sous mon oreiller... Mais l'oncle Andonis nous a aussi rapporté autre chose d'Egypte: un GRAMMOPHONE! Un engin merveilleux, qu'il remontait bien sûr à la main, et qui avait le haut-parleur incorporé dans la même boîte. Il était en bois recouvert d'un fin cuir gris. Avec le gramophone il y avait trois albums, deux petits, pour disques normaux, et un grand, pour disques "géants". Tous bien sûr en 78 tours. Les disques étaient épais et lourds et se cassaient facilement. Au milieu il y avait l'étiquette rouge avec le petit chien qui écoute de la musique par le cornet. LA VOIX DE SON MAÎTRE". Il y avait des disques à étiquette verte et bleue. Tout cela était de la Magie pure. Il fallait changer souvent l'aiguille, sinon le son se déformait. Et c'était tellement palpitant quand l'aiguille commençait à faire les premiers cratch-cratch, et que l'orchestre commençait, et après lui la voix! Quand nous avons

mis le "beau Danube bleu" et que les violons ont empli l'air de leurs ailes magiques, je me souviens que mon père a pris ma mère par la taille et a commencé à la faire tourbillonner sur la terrasse de la villa. Je suis vite devenu l'utilisateur exclusif de cet instrument diabolique. Je brossais soigneusement les disques, je remontais la manivelle, je posais avec soin l'aiguille pour qu'elle ne raye pas le disque... les couples devant moi suivaient le rythme avec entrain. Surtout quand la danse était un charleston ou un fox-trot, c'était de la folie. Ils sautaient et tapaient des pieds, criaient tous ensemble: une vraie fête. La valse, c'était différent. Il y avait plus de noblesse dans les gestes; pourtant même dans la valse, mon père aimait bien dessiner lestement des cercles et tourner la tête de sa dame, à qui il échappait généralement un "Yorgos, tu es fou"... Pendant le tango, tout le monde devenait muet. Les couples se serraient, joue contre joue. Silence total. Simplement quand mon père faisait son pas de danse, c'est-à-dire qu'il passait la jambe loin entre celles de sa dame, celle-ci disait alors encore "Yorgos tu es fou"... Après le repas, le répertoire était composé de chansons. Parmi les plus rythmées je me souviens de "allô s'il vous plaît mister dites-moi qui vous êtes_ L'écouteur à la main une dame attend_ Allô allô s'il vous plaît". Parmi les chansons lentes, naturellement, il y avait "Viens mon garçon, réveille-toi et viens dans mes bras"; tout le monde la chantait en chœur à table. Le premier album n'était

que de la musique de danse. Tous les succès de jazz de l'époque. Le second, c'était de la musique viennoise, la "Veuve joyeuse", des valse de Strauss, et aussi des chansons grecques. Et le troisième, des arias d'opéras italiens. Norma de Bellini. De 1929 à 1943, j'écoutais tout le temps ces trois albums. Pendant l'occupation j'ai enrichi ma collection avec l'INTRODUCTION de la CAVALERIA RUSTICANA et le Concerto pour deux violons de Bach. Un jour un parent d'Elly, de Tripoli, m'a demandé de lui prêter l'album de jazz, pour une réception. Longtemps après, j'ai décidé d'aller chez lui, à Sepolia, voir ce qui se passait. Et je suis tombé ^{en plein dans} pendant son enterrement! Les membres de l'ELAS de la région l'avaient tué dans un combat. Une coïncidence terrible, puisque moi-même à cette époque je faisais partie de l'ELAS. Quand j'ai su cela, que je l'ai vu mort au milieu du salon et les siens en train de se lamenter sur lui, comment aurais-je bien pu demander l'album?! C'est ainsi qu'avec lui j'ai perdu aussi une collection rare, et qui surtout m'avait bercé pendant quinze années entières. Et qui sait ce que je lui dois... car jusqu'ici je n'avais eu absolument aucun contact avec la réalité. Vous me direz peut-être "mais tu étais tout petit". C'est vrai; mais certains "facteurs objectifs" m'empêchaient de me rendre compte de ce qui se passait autour de moi. Et avant tout, les fréquentes mutations de mon père d'une ville à l'autre. Ainsi, avant d'avoir pu prendre conscience de l'endroit où je me trouvais, on nous transférait dans un environnement nouveau.

On m'a dit
il

son de la musique de danse. Tous les succès de jazz de l'épo-
 que. Le second c'était de la musique viennoise, la "Valse-Jazz"
 de "des valses de Strauss, et aussi des chansons grecques. Et
 la troisième, des airs d'opéra italiens. Nous de Berlin de
 1919 à 1923, j'écoutais tout le temps ces trois albums. Pendant
 l'occupation j'ai enrichi ma collection avec l'INTRODUCTION de
 la CAVALERIA RUSTICANA et le Concerto pour deux violons de
 Bach. Un jour un parent d'Elis de Tripoli, m'a demandé de lui
 régler l'album de jazz, pour une réception. Longtemps après j'ai
 décidé d'offrir chez moi à Sophie, voir ce qui se passait. Et
 je suis tombé pendant son enterrement! Les membres de l'ELAS
 de la région l'avaient tué dans un combat. Une coïncidence ter-
 rible, puisque moi-même à cette époque je laissais partir de l'
 ELAS. Quand j'ai vu cela, que j'ai vu mort au milieu du salon
 et les amis en train de se lamenter sur lui, comment aurais-je
 bien pu demander l'album! C'est ainsi qu'avec lui j'ai perdu
 aussi une collection rare, et qui surtout m'avait porté pendant
 quinze années entières. Et qui sait ce que je lui dois... car
 jusqu'ici je n'avais eu absolument aucun contact avec la ré-
 gion. Vous me dites peut-être "mais ce était tout petit". C'est
 vrai; mais certaines "facteurs objectifs" m'empêchaient de me
 rendre compte de ce qui se passait autour de moi. Et avant tout,
 les différentes mutations de mon père d'une ville à l'autre.
 Ainsi, avant d'avoir pu prendre conscience de l'endroit où je
 me trouvais, on nous transférait dans un environnement nouveau.

Un autre quartier, des enfants absolument étrangers, des gens nouveaux, d'autres moeurs et coutumes, une autre maison, une autre école, de nouveaux maîtres et professeurs, etc. etc. Ainsi ma maison, ma famille étaient mon seul refuge, ma forteresse, mon seul univers. Au début, j'avais donc le grammophone et les histoires de mon père, et de ma mère; elle me parlait tout le temps de Tsesmes et de sa vie en Asie Mineure. Mon père, lui, parlait de la Crète, de Galata, de sa mère et de sa grand-mère, et chaque matin, quand j'allais dans leur lit et que je me couchais entre eux, il me parlait de la grande tapisserie qu'ils avaient toujours au mur, face à leur lit, et dont les broderies multicolores représentaient une tour du Moyen-Âge, au pied de laquelle le Prince saluait la Princesse avant de partir à la guerre ou à la chasse. Et tout autour, il y avait la Cour, les guerriers, les serviteurs, et aussi les chevaux, les chiens, les sonneurs de trompettes... Tous les matins mon père me racontait une histoire nouvelle au sujet du prince, de ses aventures, de sa famille, de ses rêves. C'est ainsi qu'à Pyrgos, c'est-à-dire en classe de quatrième, je dormais encore souvent dans le lit de mes parents. J'aimais aussi beaucoup les meubles; le buffet, le salon, la table de nuit, que j'ai encore en face de moi ici, à Vrahati, toute vermoulue à côté des tonneaux, et surtout la bibliothèque, aux quatre portes vitrées... A chaque mutation, mon père mettait tout cela, avec les ustensiles de cuisine les couvertures, les vêtements, les livres, les rideaux, dans d'im-

menses caisses de bois qu'il avait fabriquées lui-même et soigneusement numérotées de façon à mettre toujours les mêmes objets dans les mêmes caisses; il les clouait tout seul, cela pouvait mettre un mois; et le matin du départ, les porteurs venaient les mettre dans le camion qui allait au port, Mytilène, Syros, Le Pirée, Preveza, Argostoli, Patras. On les posait à côté du navire, et nous, nous regardions la grue soulever tantôt le buffet tantôt la table, et cela nous serrait le coeur. Comme la caisse était maintenue très haut par les cordes, elle grinçait, et quelque chose se brisait en moi, car je le savais, nos bons amis les objets étaient en train de souffrir. Et après le voyage, il fallait les sortir et les replacer dans le camion. Et ce trajet de Preveza à Yannena! Ce n'est qu'une route, mais quelle route... Un sentier jonché de crevasses. Devant, il y avait le camion, et nous derrière, dans la camionette, toujours en train de dire "cette fois-ci tout va être en miettes". Et malgré tout nous arrivions dans notre nouvelle maison; mon père ouvrait les caisses et rangeait avec soin les planches et les numéros à la cave, en attendant la prochaine mutation. Quelle joie de voir chaque meuble reprendre sa place. Bien sûr, ils avaient tous de petites égratignures, qui avec le temps ne faisaient que s'aggraver. Mais enfin, la bibliothèque était à nouveau installée, et nous sortions les livres des caisses de bois. Au beau milieu, la Grande Encyclopédie Eleftheroudakis, reliée de cuir rouge et gravée de lettres d'or. Je ne sais combien de tomes.

Campe

Et tout Shakespeare. Et les tomes bleus de Papyrus, avec les textes classiques. Les traductions des auteurs tragiques, depuis Gryparis. Le tome rouge de Dionysos et Solomos avec une préface de Polylas. Le grand Palamas bleu... A Tripoli nous avions atteint les deux mille volumes. J'avais aussi fait un cahier où je notais les livres que je prêtais à mes amis... de force, parce que j'aimais les sentir lire. J'ai encore le cahier, mais je n'ai plus les livres. Il ne reste plus que quelques tomes de l'Encyclopédie, et un ou deux volumes de la précieuse collection de mon grand-père Michaël, avec des poèmes de Lord Byron, et un autre sur la Révolution Française. Nous les lisions de préférence pendant l'hiver; la nuit tombait très tôt, et nous restions à lire à la lumière électrique ou pendant l'occupation, à côté du chauffage au bois. Et puis j'aimais les timbres. Les couleurs, les alphabets bizarres, les formes diverses, les photos, les dessins. Je les lavais avec soin et les séchais, puis je les collais par pays et par ordre. J'ai commencé par lire Jules Verne. Le "Capitaine de 15 ans", le "Tour du monde en 80 jours", et "Vingt mille lieues sous les mers", tous décorés de superbes gravures; je voyageais en imagination aux quatre coins du monde. J'avais aussi un Atlas; ainsi grâce aux timbres et à l'Encyclopédie, je ne ressentais pas le besoin de voir la "Chose" mystérieuse, pour "décoller", partir au loin. J'avais commencé à jouer dans les quartiers, mais c'était là peut-être plus un désir naturel de courir, de faire de l'exercice, de me dépenser. Et parfois

Et tout Shakespeare. Et les romans de Péguy, avec les
 textes classiques. Les traductions des auteurs tragiques, depuis
 Corneille. Le tome rouge de Diderot et d'Alembert avec une préface
 de Voltaire. Le grand Paléon bleu... A Tripoli nous avions eu
 celui des deux mille volumes. J'avais aussi fait un cahier où
 je notais les livres que je prêtai à mes amis... de force, parce
 que j'aimais les sentir lire. J'ai encore le cahier, mais je
 n'ai plus les livres. Il ne reste plus que quelques tomes de
 l'Encyclopédie, et ne on deux volumes de la précieuse collec-
 tion de mon grand-père (Michaux), avec des poèmes de Lord Byron,
 et un autre sur la Révolution Française. Nous les lisions de pré-
 férence pendant l'hiver. Ils nous combattaient très tôt, et nous restions
 à lire à la lumière électrique ou pendant l'occupation, à côté
 du chauffage au bois. Et puis j'aimais les timbres, les couleurs,
 les alphabets bizarres, les formes diverses, les photos, les des-
 sins. Je les lavais avec soin et les séchais, puis je les collais
 par pays et par ordre. J'ai commencé par lire Jules Verne.
 Le "Capitaine de 13 ans", le "Tour du monde en 80 jours", et
 "Vingt mille lieues sous les mers", tous décorés de superbes
 gravures. Je voyageais en imagination aux quatre coins du monde.
 J'avais aussi un Atlas, ainsi que des livres et à l'Encyclo-
 pédie. Je ne connaissais pas le besoin de voir la "Chose" mysté-
 rieuse, pour "déchiffrer", par exemple. J'avais commencé à jouer
 dans les quartiers, mais c'était là peut-être plus un désir na-
 turel de courir, de faire de l'exercice, de ne dépasser. Et parfois

V

V

11

je laissais soudain tomber le jeu en plein milieu, sans m'occuper des autres enfants qui m'appelaient, et je courais voir les timbres. Ma mère, ou bien l'esclave, m'apportaient du pain trempé dans du sucre, ou du pain à l'huile pour le goûter, et moi je me plongeais dans le travail et les rêves. J'attendais mon père pour qu'il me panse, car j'avais en permanence des écorchures aux genoux et aux chevilles. Il me mettait de l'eau oxygénée, de l'iode, et une pommade blanche qui sentait bon; après je lui demandais de me parler par exemple de la NOUVELLE CALEDONIE, qui avait d'étranges timbres tout en longueur, ou de TANGANIKA et de ses fauves sauvages. Les enfants du quartier m'étaient en général hostiles. J'étais étranger, je parlais bizarrement. (Les habitants de Yannena, éclatent de rire quand ils entendent ceux de Mytilène. Ceux de Kephalaria rient de l'accent de Yannena, ceux de Patras rient des Kephaliens, et ainsi de suite). Mon père était "quelqu'un" directeur du Département, ma mère me tenait toujours propre, éléments négatifs sans aucun doute. Mais moi aussi je "présentais des problèmes", car je ne pouvais pas comprendre leur façon de parler, ni surtout leur façon de penser. Chaque ville, mais aussi chaque quartier, avait ses propres coutumes, les enfants y avaient leurs jeux propres, leurs blagues, leur façon d'être. Je me sentais donc tout de suite plus qu'embarrassé: ridicule. Et les autres s'en rendaient compte et riaient de moi. Ils se moquaient de moi quoi que je fasse. A la fin, au bout de deux à trois semaines, ils me laissaient

jouer avec eux. Au dernier rang toujours. Je ne disais rien de tout cela à mes parents, je n'osais pas. J'avais l'impression d'être bête, laid et maladroit vis-à-vis des enfants du quartier; eux avaient l'aisance du propriétaire, ils étaient sûrs d'eux comme seuls peuvent l'être les détenteurs du pouvoir... Le quartier leur appartenait, tout comme la langue et leur façon de jouer et de plaisanter. Moi je restais toujours l'étranger. Athénien à Yannena, Ipirote à Argostoli, Képhalonien à Patras, et ainsi de suite. Quand nous nous sommes trouvés dans le quartier Michaël Voda, à Athènes, j'avais cinq ans. Là les enfants prenaient des airs d'habitants de la capitale. Malheur à moi, doublement provincial, qui arrivais à Athènes de Lesbos, après une courte halte à Syros. Parmi les petits, il y en avait un à grosse tête, le plus agressif et le plus méchant. Quand je le dépassais à la course, il me donnait des coups de coude ou bien me faisait des croche-pieds. Il soulevait la horde des autres contre moi. J'étais alors pris de spasmes et de sanglots, j'avais honte et je rentrais chez moi en courant. Mais ce qui me dérangeait le plus, c'étaient les instants où il courait devant moi: il remuait la tête comme un automate, de droite et de gauche. Mais ce mouvement n'avait aucun rapport avec le rythme de la course. Et je ne sais pas pourquoi, mais ça me mettait hors de moi. Je haïssais cet enfant, je haïssais surtout cette tête qui s'obstinait à remuer devant moi de façon désordonnée et me dégoûtait au plus haut point. Je l'ai prévenu maintes fois de

jouer avec eux. Au dernier rang toujours. Je ne disais rien de
 tout cela à mes parents. Je n'avais que l'impression
 d'être défectueux et maladroits vis-à-vis des enfants du quart-
 tiers. Ils avaient l'air de propriétaires, ils étaient sûrs
 d'eux comme nous. Ils pouvaient être les détenteurs du pouvoir...
 Le quartier leur appartenait, tout comme la langue et leur lan-
 gue. Non de jouer et de plaisanter. Moi je restais toujours l'étran-
 ger. Athénien à Yennena, étranger à Agiosos, Kephalaïon à Fátou,
 et ainsi de suite. Quand nous nous sommes trouvés dans le quart-
 tier Michael Voda, à Athènes, j'avais cinq ans. Là les enfants
 présentaient des airs d'habitants de la capitale. Mais moi, je
 doublement provincial, qui arrivais à Athènes de Lesbos, après
 une courte halte à Syros. Parmi les petits, il y en avait un à
 grosse tête, le plus agressif et le plus méchant. Quand je le
 dépassais à la course, il me donnait des coups de coude ou bien
 me lançait des croche-pieds. Il soulevait la portée des autres
 contre moi. J'étais alors pris de spasmes et de angioles, j'avais
 honte et je tentais chez moi en courant. Mais ce qui me déran-
 geait le plus, c'étaient les tentatives où il courait devant moi.
 Il remuait la tête comme un automate, de droite et de gauche.
 Mais ce mouvement n'avait aucun rapport avec le rythme de la
 course. Et je ne sais pas pourquoi, mais ce me mettait hors de
 moi. Je balaisais ces enfants, je balaisais surtout cette tête qui
 s'obstinait à remuer devant moi de façon désordonnée et me
 dégoûtait au plus haut point. Je l'ai prévenu plusieurs fois de

ne pas courir devant moi. Mais lui, comme s'il le faisait exprès, me dépassait toujours en me bousculant et courait d'un air fier, avec son mouvement de tête désynchronisé juste devant mon visage. Un jour où je n'en pouvais plus, sa tête s'est mise à m'attirer comme un aimant. J'ai pris une grande pierre et je la lui ai lancée. J'ai vu le sang jaillir et colorer la pierre, puis ma main et ses cheveux. L'enfant est tombé. Moi je suis monté à la maison, je me suis enfermé dans la salle à manger, je suis monté sur le buffet et suis resté recroquevillé là-haut, jusqu'au moment où mon père est arrivé accompagné de la police. Finalement j'ai pris une bonne raclée, l'enfant a été conduit à l'hôpital et sauvé; et fort heureusement la mutation de mon père pour Ipiros est arrivée, juste à temps pour nous faire partir de ce quartier qui a failli me rendre criminel à cinq ans. C'était une mutation favorable. A Athènes, depuis 1928 Venizelos avait pris le pouvoir, et un membre du gouvernement, qui connaissait les convictions politiques de mon père, avait probablement agi en sa faveur. Il obtint alors le poste le plus élevé de toute sa carrière: Administrateur Général Adjoint d'Ipiros. Son salaire était en conséquence, ainsi que la maison, la nourriture, les vêtements, les réceptions, les fêtes, les excursions, et les honneurs du pouvoir! Mon père mesurait un mètre quatre-vingt, et il avait une grosse moustache noire. C'était à mes yeux un vrai géant, et près de lui je n'avais peur de rien. Je croyais qu'il n'y avait pas au monde d'autre

ne pas courir devant moi. Mais lui, comme s'il se laissait ex-
poser, se dépassait toujours en me poursuivant et courait d'un
air fier, avec son mouvement de tête désynchronisé juste devant
mon visage. Un jour où je n'en pouvais plus, sa tête s'est mise
à s'agiter comme un animal. J'ai pris une grande pierre et je
lui ai lancé. J'ai vu le sang jaillir et colorer la pierre.
Mais ma main et ses cheveux. L'enfant est tombé. Moi je suis
monté à la maison. Je me suis enlevé dans la salle à manger.
Je suis mort. Sur la dalle et sous les têtes recroquevillées. Je
suis resté là jusqu'à ce moment où mon père est arrivé accompagné de la
police. Finalement j'ai pris une bonne racine. L'enfant a été
conduit à l'hôpital et sauvé. Fort heureusement la mutation
de mon père pour Ipirca s'est arrêtée. Juste à temps pour nous
faire partir de ce quartier qui a failli me rendre cristallin.
À cinq ans C'était une mutation favorable à Athènes. Depuis
1935 Venetico avait pris le pouvoir et un membre du gouverne-
ment qui connaissait les convictions politiques de son père,
avait probablement agi en sa faveur. Il était alors le poste
le plus élevé de toute sa carrière: Administrateur Général Ad-
joint d'Ipirca. Son salaire était en conséquence, ainsi que la
maison, la nourriture, les vêtements, les réceptions, les fêtes,
les excursions et les honneurs du pouvoir. Mon père menait
un maître quatre-vingt et il avait une grosse monnaie noire.
C'était à mes yeux un vrai géant et près de lui je n'avais
peur de rien. Je croyais qu'il n'y avait pas au monde d'autre

homme semblable. Mais voici qu'un jour je vois dans le salon un autre géant, encore plus grand que lui! Mais lui avait de grandes moustaches blanches, et il portait un gilet avec une chaîne de montre en or, et des guêtres grises. "C'est lui Michalis?" dit-il de sa voix chantante à l'accent crétois, et ma mère s'est empressée de m'ordonner: "Embrasse la main de ton grand-père, Mikis!" "Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire, dit-il surpris et fâché, vous l'avez baptisé Michalis, je l'appellerai Michalis! Viens ici, toi, Michalis". Je le regardais apeuré, car le seul grand-père que je connaissais jusqu'à présent avait une autre allure. Il était plus petit. Il avait lui aussi de longues moustaches blanches. Simplement les siennes pointaient vers le bas, alors que celles de ce grand-père ci pointaient droit au plafond. Mais avant que je n'aie eu le temps de me remettre, il me souleva d'un seul geste jusqu'au-dessus de sa tête et dit: "Voyons, est-ce que tu vas nous ressembler? Tu seras un vrai Crétois?" C'était la première fois que je voyais mon père se comporter ainsi devant quelqu'un. Il le vouvoyait. Et alors qu'il fumait comme un sapeur, il dit à ma mère: "Cache les cendriers, Papa m'interdit de fumer devant lui". Dès que mon grand-père entra, mon père se levait d'un bond, comme poussé par un ressort, et disait aussitôt: "Désirez-vous quelque chose, père?" Son père était toujours sévère, renfrogné, taciturne, et il avait des habitudes que nous devions tous respecter. Se réveiller, s'habiller, arranger avec

soin ses moustaches devant la glace pendant des heures, s'habiller, brosser son pantalon, son gilet, sa veste, les chaussures étaient cirées par les servantes, puis boire son café dans la salle à manger, toujours sans sucre, mettre son chapeau gris, s'arrêter à nouveau devant la glace de l'entrée, prendre sa lourde canne et descendre les escaliers sans un mot. Nous habitions alors face à l'école, au centre de la ville, et mon grand-père aimait marcher dans les rues, saluer ses amis, en soulevant discrètement son chapeau, et s'asseoir toujours au même café, en face de l'Administration Générale, pour lire la presse locale et athénienne. Maintenant que mon grand-père était auprès de nous, mon père arrivait toujours à l'heure à la maison. Il parlait doucement, quand il le sentait dans le salon ou la salle à manger, et il allait dans la cuisine dire à ma mère de dessiner la Crète à la fourchette sur la purée; "ça lui plaira beaucoup", lui disait-il, et il l'embrassait, discrètement, pour qu'elle ne grie pas et ne trouble pas le repos de son père. Naturellement toute cette situation me déplaisait beaucoup. Ce grand-père me volait un par un tous mes privilèges. On le servait le premier, on s'occupait de lui comme d'un enfant. C'est-à-dire comme de moi! D'ailleurs lui, de son côté, à part "comment vas-tu aujourd'hui, Michalis?", ne me disait jamais rien de plus. Et après le déjeuner, quand il ronflait sur le fauteuil à l'heure de la sieste, mon père marchait sur la pointe des pieds, et "chut" par ci, "chut" par là, notre maison avait l'air d'un cimetière. Jusqu'

sois ses moustaches devant la glace pendant des heures, s'ha-
billier, presser son pantalon, son gilet, ses vestes, les chaussures
étaient classés par les servantes, puis boire son café dans la
salle à manger, toujours sans sucre, mettre son chapeau gris, s'
arrêter à nouveau devant la glace de l'entrée, prendre sa lourde
crosse et descendre les escaliers sans un mot. Nous habitions
alors face à l'école, au centre de la ville et mon grand-père ai-
meait marcher dans les rues, saluer ses amis, un nouveau diable-
tissant son chapeau, et s'assessait toujours au même café, au lieu
de l'Administration Générale, pour lire la presse locale et
régionale. Maintenant que mon grand-père était auprès de nous,
mon père arrivait toujours à l'heure à la maison. Il parlait
doucement, quand il le regardait dans le salon ou la salle à man-
ger, et il était dans la cuisine dite à sa mère de dessiner
la C-Grèce à la louche, sur la paroi: "ce fut plaisir beaucoup",
lui disait-il, et il l'embrassait, discrètement, pour qu'elle ne
s'en aperçût pas et se reposât de son père. Naturellement
toute cette situation me déplaçait beaucoup. Ce grand-père me
voit un par un tous mes privilèges. On le servait le premier,
on s'occupait de lui comme d'un enfant. C'est-à-dire comme de
moi! D'ailleurs lui, de son côté, à part "comment vas-tu aujourd'
lui, Michalis?", ne me disait jamais rien de plus. Et après la
dîner, quand il rentrait sur la laque à l'heure de la
sieste, mon père marchait sur la pointe des pieds, et "chut" par
ci, "chut" par là, notre maison avait l'air d'un cimetière. Jusqu'

au moment où il se réveillait et regardait l'heure à la montre de son gilet, en disant invariablement "je suis en retard", puis allait se laver dans la cuisine. D'après les journaux qu'il lisait, tout le monde avait vite compris que Monsieur Michaël Théodorakis, père de l'Adjoint, était anti-venizeliste. "Il m'expose dangereusement", disait mon père en cachette à ma mère. "Mais comment lui en parler. La maison va crouler sous ses hurlements..." "Et en effet, j'ai compris un jour ce que c'est qu'un grand-père crétois! "Ecoute, Georges, criait-il hors de lui à mon père, qui baissait la tête, ce Belzeboul est la ruine de la Grèce. Je t'interdis de prononcer son nom en ma présence!" Quand mon autre grand-père est revenu de Constantinople, il s'est occupé de l'élection de son neveu au Parlement de Crète. Il écrivait aux électeurs, se promenait à cheval dans les villages, faisait des discours. Il était très cultivé. Il apporta avec lui une grande bibliothèque. Il maîtrisait le langage écrit avec élégance et raffinement. Pour subvenir à ses besoins, il fut obligé d'ouvrir une boutique de tailleur à Hania. Il était le premier à inaugurer la coupe européenne. Et naturellement tous les admirateurs de l'Europe sont devenus ses clients. Et parmi eux, Venizelos lui-même. Ils étaient cousins. La parenté venait du côté de sa femme, grand-mère Catherine, petite fille des Chalides généraux de la révolution crétoise au siècle passé. La mère de Venizelos descendait aussi des Chalides. Quand Venizelos a été pour la première fois Premier Ministre, en 1909, c'est mon grand-

Bonnyelos

longue Bonnyelos

Scènes

père qui lui a taillé son habit. Mais voici que peu après, des venizelistes ont tué le neveu bien-aimé de mon grand-père. Et depuis lors, l'affection s'est transformée en haine inextinguible. Mon oncle Petros, frère de mon père, m'a souvent raconté la scène de la rupture finale: Venizelos, premier ministre, arrive chez le tailleur. Il s'attend à des vivats, des bravos et des étreintes, mais mon grand-père le regarde, glacial. Lui, fait comme si de rien n'était et dit: "salut Michalakis, je suis venu te commander quelques costumes". - "Je n'ai besoin ni de ton argent ni de ta présence". - "Mais Michalakis, laisse tomber la politique.."
 - "Je t'en prie, vas t'en et ne remets plus les pieds ici".. Venizelos est parti tête basse, et tout le village l'a su aussitôt; la plupart des clients, qui étaient venizelistes, n'ont plus jamais mis les pieds chez mon grand-père; pauvreté et famine se sont abattues sur la famille. C'était vers 1910. Mon père à cette époque se porta volontaire à la guerre des Balkans. Il avait 16 ans et fut blessé à Bizani. Puis il fit des études de droit, et quand il eut terminé il entra dans l'administration. Il fut d'abord nommé à Drama, puis à Ipiros. Jusque-là, influencé par son propre père, il était royaliste. A son retour, il était venizeliste jusqu'au fanatisme, pour avoir vécu la trahison au sein de l'Administration, c'est-à-dire aux premières loges. Mais il le cachait toujours à son père, car il le respectait et ne voulait pas lui faire de peine. Un jour, grand-père Michaël est parti de Yannena pour rentrer en Crète. Et qui est venu nous voir?... Venizelos en personne.

ville

1912

1912

Handwritten signature or initials

père qui lui a fait ses études. Mais voilà que peu après, des
 ventralistes ont été le mener dans-ains de son grand-père. Et
 depuis lors, l'attention s'est transformée en haïne tenace
 de son oncle. Parce, frère de son père, m'a souvent raconté
 la scène de la rupture litige: Ventralistes, premier ministre, arrive
 chez le tailleur. Il attend à son vivier, des travaux et des
 épreuves, mais son grand-père le regarde, glacial. Lui, fait comme
 si de rien n'était et dit: "salut Michalek, je suis venu te com-
 mander quelques costumes". "Je n'ai besoin ni de ton argent ni
 de ta présence". "Mais Michalek, laisse tomber la politique."
 "Je t'en prie, vas t'en et ne reviens plus les pieds ici". "Ve-
 nance est parti tête basse, et tout le village l'a vu aussitôt;
 la plupart des clients, qui étaient ventralistes, n'ont plus jamais
 mis les pieds chez son grand-père; parroté et lamine ne sont plus
 tous sur la famille. C'était vers 1910. Mon père à cette époque se
 porta volontaire à la guerre des Balkans. Il avait 18 ans et fut
 placé à Buzani. Puis il fit des études de droit et quand il fut
 terminé il entra dans l'administration. Il fut d'abord nommé à
 Gram, puis à Ipiros. Jusque-là, influencé par son propre père, il
 était royaliste. A son retour, il était ventraliste. Jusque-là, au la-
 natisme, pour avoir vécu la transition au sein de l'administration.
 C'est-à-dire aux premières loges. Mais il se cachait toujours à
 son père, car il le respectait et ne voulait pas lui faire de
 peine. Un jour, grand-père Michalek est parti de Yannina pour ren-
 trer en Grèce. Et qui est venu nous voir? Ventralistes en personne.

Handwritten mark

Handwritten mark

Nous habitions alors dans une autre maison, près du lac. Il y eut tout à coup beaucoup d'agitation chez nous. Lavage, nettoyage, courses, cuisine. Même la gendarmerie avait placé des hommes à notre porte. Depuis le matin, les amies de ma mère étaient là aussi, l'épouse de l'Administrateur de la Gendarmerie, celle du Directeur de la Caisse, et celle du Juge, dont la spécialité était les petits fours et le halva. Tout ce vacarme m'effrayait un peu, et je suis parti vers le lac jouer avec les enfants du quartier. J'enlevais toujours mes chaussures pour rester pieds nus et que les autres enfants me prennent au sérieux. A midi, au retour, la ville avait changé d'allure. Les magasins étaient fermés et décorés de drapeaux. La foule se pressait sur les trottoirs. Un moment j'ai vu passer la voiture de Vanias décapotée, et sur le siège arrière, monsieur mon père, avec un vieux monsieur à barbiche et moustache blanches, en train de saluer et de sourire à la foule. La voiture se dirigeait vers notre maison. Je l'ai suivie. Quand je suis arrivé, beaucoup de monde, et surtout beaucoup de gendarmes, étaient devant la maison. Certains criaient même. Je me suis faufilé par la porte en cachette, et j'ai rapidement monté l'escalier. J'allais entrer dans le salon, mais un monsieur m'a dit: "Où vas-tu? Tu ne sais pas qu'il est là?" C'est alors que ma mère est sortie de la chambre à coucher. Elle avait son poudrier à la main et se maquillait, et dans ces instants-là elle était toujours terriblement nerveuse. Elle s'écria en me voyant: "Pieds nus! Comme un

nous habitons nous dans une petite maison près de la. Il
y est tout à coup beaucoup d'agitation chez nous. Lavage, net-
toyage, courses, cuisine. Même la grand-mère avait placé des
hommes à notre porte. Depuis le matin, les salles de ma mère et
étaient là aussi. L'épouse de l'administrateur de la Gendarme-
rie, celle du directeur de la Casse, et celle du juge, dont la
spécialité était les petites fous et la naïve. Tout ce vacarme
m'effrayait un peu, et je suis partie vers la sac pour aller
les enfants du quartier. L'après-midi, nous sommes
pour rester plus nus et que les autres enfants ne prennent
au sérieux. À midi, au retour, la ville avait changé d'air. Les
magasins étaient fermés et décorés de drapeaux. La foule se
présentait sur les trottoirs. Au moment où j'ai vu passer la voiture
de l'ancien député, et sur le siège arrière, monsieur mon père,
avec un vieux monsieur à barbe et moustache blanches, un
train de sauter et de sauter à la foule. La voiture se dirigeait
vers notre maison. Je l'ai suivie. Quand je suis arrivée, beaucoup
de monde, et surtout beaucoup de gendarmes, étaient devant la
maison. Certains étaient même à ma suite. J'ai allé entrer
en cachette, et j'ai rapidement monté l'escalier. J'allais entrer
dans le salon, mais un monsieur m'a dit: "Où vas-tu? Tu ne sais
pas qu'il est là?" C'est alors que ma mère est sortie de la
chambre à coucher. Elle avait son poultier à la main et se ma-
quillait, et dans ces instants-là elle était toujours terrible-
ment nerveuse. Elle s'écria en me voyant: "Plède ma! Comme un

voyou! Tu n'as pas honte! Imagine que le Président te voie, il dira que nous n'avons pas d'éducation! Vas vite te laver et mettre ton beau costume!" Voilà un nouveau grand-père, ai-je alors pensé, qui vient me déranger, prendre ma place et mon papa; en plus, maman est furieuse et je vais sûrement manger à la cuisine avec les esclaves à cause de lui. Malgré tout je me suis lavé et j'ai même accepté de mettre ce ridicule "beau costume" marin, par pure curiosité de voir ce qui allait se passer. Je suis entré dans le salon et je les ai vus assis dans les fauteuils. Mon père, exactement le même que lorsqu'il avait mon grand-père devant lui. Tout en vouvoiements et formules officielles. "Monsieur le Président, voilà mon successeur, Michaël Théodorakis. Il a le nom de votre ami, Michaël..." dit-il en souriant. Venizelos me prend par la main, et dit, exactement comme mon grand-père: "Voyons, vas-tu devenir un vrai Crétois comme ton papa?" il me donne une petite tape amicale sur la joue, et ajoute: "Au fait, et Michalakis, il me déteste toujours?" "Mais bien sûr que non, que dites-vous là, Monsieur Venizelos. Il était ici il y a quelques temps. Je trouve qu'il est plutôt de votre bord". Mon Dieu quels mensonges, pensais-je, car dès que j'ai entendu le nom de Venizelos je me suis rappelé mon grand-père en train de crier "Je t'interdis de prononcer ce nom!" C'était donc lui! "Eh bien Mikis, enfin, Michalis," me dit mon père, "tu vas maintenant aller sagement déjeuner, et ensuite bien apprendre tes leçons. Dis au revoir avant de partir!"... Là j'étais

vous! Tu n'as pas honte! Imagine que le Président te voie, il
dira que nous n'avons pas d'éducation! Vas vite te laver et
mettre ton beau costume! Voilà un nouveau grand-père, et je
alors pense, qui vient me déranger, prendre ma place et non pa-
payer plus, comme est l'habitude et je vais sûrement manger à la
cuisine avec les esclaves à cause de lui. Malgré tout je me
suis lavé et j'ai même accepté de mettre ce ridicule "beau
costume" mais, par pure curiosité de voir ce qui allait se
passer. Je suis entré dans la salle et je fus si surpris dans
les lantoulis. Mon père, exactement le même que lorsque j'étais
mon grand-père devant lui. Tout en hochant la tête et l'air de
l'indifférence. Hoignent le Président, voilà mon successeur, Michael
Théodorakis. Il a le nom de votre est, Michael... "dit-il en sor-
tant. Venkleson me prend par la main, et dit, exactement comme
mon grand-père: "Voyons, vas-tu devenir un vrai Crétois comme
ton papa?" Il me donne une petite tape amicale sur la joue, et
ajoute: "Qu'est-ce que Michaelis, il se déteste lui-même?" "Mais
bien sûr que non, que dites-vous là, Monsieur Venkleson. Il était
ici il y a quelques temps. Je trouve qu'il est plutôt de votre
bord". Non Dieu quels mensonges, pense-je, car dès que j'ai en-
tendu le nom de Venkleson je me suis rappelé mon grand-père en
triste de crier "Je t'interdis de prononcer ce nom!" C'était
donc lui! "Et bien Mikis, explique, Michaelis", me dit mon père "tu
vas maintenant aller négocier déjà, et ensuite bien appren-
dre ces leçons. On ne revient avant de partir?... Là j'étais

vraiment furieux après tous ces étrangers; comme j'en avais l'habitude quand je pensais avoir raison, j'ai commencé à hurler et à renverser les chaises et tout ce qui se trouvait devant moi. Ce fut un petit scandale. Venizelos intervint et dit "Mais que veut-il ce petit?" "Il veut rester avec nous" "et pourquoi ne pas le lui permettre?" "Mais pensez-vous Monsieur le Président, je vais lui donner une correction", et en effet il me tirait les oreilles. Alors Venizelos s'est levé et m'a pris dans ses bras... Il m'a fait asseoir sur ses genoux. Mais c'était trop tard. Car dans ces cas extrêmes, quand je voyais que je perd^{ais} tout et que je ^{étais} suis en danger, je faisais tout simplement pipi sur moi. A un moment le Président du Gouvernement a sûrement senti l'humidité sur son pantalon, car il m'a soulevé pour voir ce qui se passait, et moi naturellement j'ai pris la fuite. Abandonné de tous et mort de honte, j'ai couru dans le jardin me terrer dans ma cachette, au poulailler, en attendant la fin du monde. Yannakis est né dans notre première maison, en face de l'école Zosiméa. Ce n'était pas la première fois que ma mère gardait la chambre. L'esclave prenait soin de moi et me gardait, plus loin, dans le jardin, à l'autre étage, parfois même au sous-sol; soudain ma mère poussait des hurlements stridents comme si on l'égorgeait, et l'esclave me disait "ce n'est rien, ça va passer". A Mytilène, elle avait fait deux fausses couches, des garçons à chaque fois; (ce qui explique la grande différence d'âge, de sept ans, avec mon frère). On m'a

vraiment l'air après tous ces étrangers; comme j'en avais l'habitude quand je pensais avoir raison, j'ai commencé à parler et à traverser les choses et tout ce qui se trouvait devant moi. Ce fut un petit scandale. Venezinon intervint et dit: "Mais que veut-il ce petit?" "Il veut rester avec nous," dit pour moi ne pas le lui permettre? "Mais pensez-vous Monsieur le Président, je vais lui donner une correction," et en effet il me tirait les oreilles. Alors Venezinon a été levé et a pris dans ses bras... Il m'a fait assavoir sur mes genoux. Mais c'était trop tard. Car dans ces cas extrêmes, quand je voyais que je perdais tout et que je suis en danger, je laissais tout simplement pipi sur moi. A un moment le Président du Gouvernement a légèrement senti l'humidité sur son pantalon, car il m'a soulevé pour voir ce qui se passait et moi naturellement j'ai pris la fuite. Abandonné de tous et mort de honte, j'ai couru dans le jardin me cacher dans un cachette, un poulailler, en attendant l'aube du monde. L'assassin est né dans notre première maison, en face de l'école Soisins. Ce n'était pas la première fois que ma mère gardait la chambre. L'esclave prenait soin de moi et me gardait, puis elle dans le jardin, à l'autre étage. Parfois même au sous-sol; moi-même ma mère poussait des bulles mentes attirantes comme si on l'égoutte. Et l'esclave me disait: "Ce n'est rien, ça va passer." A Myllins, elle avait fait deux semaines couchés, des garçons à chaque fois; ce qui explique la grande différence d'âge, de sept ans, avec mon frère. On m'a

dit que j'^{avais} ai un petit frère, que c'^{était} est un oiseau qui l'^{avait} a porté et l'^{avait} a laissé sur le lit, à côté de ma mère, que j'aurai donc quelqu'un pour jouer avec lui dans la maison. Mais tout ce que je voyais dans tout ça, c'est que personne ne s'occupait de moi. Où étaient-ils ces jeux joyeux d'avant, les câlins de mon père, qui maintenant à chaque instant restait penché sur le berceau du bébé, tout gonflé et très laid, dont je ne comprenais pas que tout le monde, mais vraiment tout le monde, dise "quel beau bébé, c'est son père tout craché". De toute façon c'était pour moi un grand choc. Hors de la maison, ma position était déjà difficile. Dans la maison, du premier rôle j'étais ravalé au second. Le pauvre Yannakis, jusqu'à ce qu'il devienne un homme et puisse m'affronter à égalité, allait subir de moi les pires choses. Et il était gentil, doux, il riait tout le temps et m'adorait. Moi aussi, bien sûr, je devais l'aimer. Mais je ne lui avais pas pardonné d'avoir pris un peu de l'amour de nos parents. Il semble que j'en aie eu grand besoin. Il ne m'a pourtant jamais fait défaut! Enfin peu à peu les choses sont rentrées dans l'ordre. Les écoles ont rouvert. Maintenant j'allais entrer en dixième. Les deux premières classes de l'école ont été perdues pour moi. Nous étions entassés les uns sur les autres dans de petites pièces sales. Je ne sais même pas si la maîtresse savait finalement qui était chacun. Tous rasés à la tondeuse. La plupart pieds nus. Couverts de poux. A la fin, soit je n'y allais pas, soit on ne m'y envoyait pas, soit j'étais malade,

avec l'Archange Michaël à mon chevet et grand-mère Stamatia à genoux devant les icônes à chanter des cantiques. Puis venait le carnaval du mardi-gras. Je n'ai jamais accepté de me déguiser: devenir quelqu'un d'autre que soi-même! Je ne voulais pas devenir autre, tromper le monde. "Je ne suis pas moi. Qui suis-je?" J'avais un réel dégoût envers les déguisements, et quand on m'emmenait de force à la fête, je restais assis dans un coin sans parler. Tout était triste ces jours-là. Sauf la neige. Comme je l'aimais la neige, qui blanchissait et embellissait tout. Finis les ghettos, la saleté, les taudis. Tout devenait mythique, comme par magie (comme la tour sur la tapisserie de la chambre à coucher); les maisons et les hommes resplendissaient, cristallins, prenaient des reflets multicolores et lumineux. Aux arbres pendaient des stalactites vacillantes sous les caresses des rayons du soleil d'hiver. La mosquée se dressait plus fièrement que d'habitude, car le lac s'était transformé à ses pieds en un miroir immense qui la reflétait. Yannena disait adieu à la pauvreté, à la misère, à la saleté. C'était un lieu magique, le chef-lieu des Rêves. Ces jours-là les amis de mon père nous apportaient du gibier. Des canards sauvages aux ailes de toutes les couleurs qui semblaient évadés du paradis. Les deux étés à Yannena, je les ai passés en-dehors de la ville. Surtout la deuxième année; j'avais grandi, mon père m'a laissé habiter avec l'ingénieur dans une tente, dans un endroit très sauvage, vers Metsovos. Le jour, j'aidais au tracé des routes. La nature était sauvage, tout en rochers, buissons, ravins. Par-

X.E. 1/2

tout des montagnes à perte de vue. Un paysage asphyxiant. J'avais envie de partir, de marcher, mais comment échapper à la surveillance de l'ingénieur et des ouvriers. On aurait dit qu'ils avaient tous reçu l'ordre de ne pas me perdre de vue un seul instant. Dans le fond ça me plaisait d'être une créature si importante. J'étais d'ailleurs le seul à avoir un casque pour le soleil, comme ceux que portaient les colonialistes anglais aux Indes. Un jour, de bon matin, j'ai choisi le plus grand mulet, je suis monté dessus, et avant que personne n'ait même pu se rendre compte de mon départ, j'étais déjà à un kilomètre. J'ai laissé l'animal m'emmener où il voulait. C'était une promenade sans but. _Où allons-nous? demanda le mulet. _Vas où tu veux. _Sais-tu quel est ton problème? dit-il. _Je n'ai aucun problème, lui dis-je agacé par son indiscretion. _ Ecoute, dit-il, moi je ne suis pas comme tes petits amis villageois, à qui tu peux raconter n'importe quoi. Moi, je suis un mulet et je sais tout. Et sais-tu ce qui te manque? _Qu'est-ce qui me manque? _Il te manque que que tu es l'archange Michaël et que tu n'as pas d'ailes! _C'était donc vrai, le mulet savait tout, personne ne pouvait le tromper. Il réfléchit quelques instants puis tourna la tête et me demanda en secret: _Pourquoi Dieu t'a-t-il fait ça? _Quel Dieu? _Dieu! Il n'y en a qu'un. Tu ne le connais pas? _Comment le connaîtrais-je? Le silence retomba. Nous avançons toujours. _Viens manger quelques fruits pour tromper ta faim, me dit-il en voyant un poirier sauvage. Mais sous l'arbre il y

important
 (150000)
 yfhu

11

aussi
 nk
 évaporé

tout des montagnes à perte de vue. Un paysage superbe. L'a-
 vais envie de partir, de marcher, mais comment échapper à la
 surveillance de l'ingénieur et des ouvriers. On aurait dit qu'
 ils avaient tous reçu l'ordre de ne pas me perdre de vue un
 seul instant. Dans le fond ça me plaisait d'être une créature
 si importante. J'étais d'ailleurs le seul à avoir un casque
 pour le soleil, comme ceux que portaient les colonisateurs au-
 gais aux Indes. Un jour, de bon matin, j'ai choisi le plus grand
 hôtel. Je suis monté dans une chambre. Il y avait une personne
 qui se rendait compte de mon départ. J'étais déjà à un kilomètre
 j'ai laissé l'animal s'emparer de moi. C'était une pro-
 chaine venue par. On m'a demandé le mot. Vas où tu
 veux. Cela te quel est ton problème? dit-il. Je n'ai aucun
 problème, lui dis-je agacé par son indifférence. _ Ecoute, dit-il,
 moi je ne suis pas comme les autres mais villageois, à part ça
 peux raconter n'importe quoi. Moi je suis un hôtel et je suis
 tout. Et puis tu ce que tu manges? _ Ou'est-ce que tu manges?
 _ Il te manque que tu es l'archange Michaël et que tu n'as
 pas d'ailles. C'était donc vrai, je suis devant tout, personne
 ne pouvait le tromper. Il réfléchit quelques instants puis tourna
 la tête et me demanda ensuite: Pourquoi Dieu t'a-t-il fait
 ça? _ Quel Dieu? Dieu! Il n'y a pas de Dieu. Tu ne le connais pas?
 _ Comment le connaître? J'ai alliance romaine. Nous sommes
 toujours. Viens manger quelques fruits pour tromper le lait,
 me dit-il en voyant un potier suédois. Mais nous l'ordre il y

(C'est
 l'histoire)

(C'est
 l'histoire)

avait un nid de vipères qui se reposaient tranquillement au soleil. _Comment monter, dis-je au mulet, elles vont m'attaquer. _Mais non, fais seulement attention de ne pas leur marcher dessus. Elles n'ont aucune raison de te faire du mal et ne le feront pas. Qu'est-ce que tu crois, qu'elles sont aussi féroces que les hommes? Je pris courage et commençai à m'approcher; en effet, aucune vipère ne bougea.

avait un nid de vipères qui se reposaient tranquillement au
soleil. Comment monter, dis-je au maître, elles vont s'élancer.
Mais non, cela nécessite attention de ne pas leur arracher des
ailes. Elles n'ont aucune raison de se faire du mal et ne le fa-
ront pas. Quant à ce que tu crois, dis-je, elles sont aussi lâches
que les hommes. Je pris courage et commençai à m'approcher; en
effet, aucune vipère ne bougea.